

PIERRE VALDELIÈVRE

La Splendeur du Feu

POÈMES



Dessins à la plume de FRANCE LAMBERT



COLLECTION DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout \ PARIS

1939

LA SPLENDEUR du FEU

DU MEME AUTEUR :

POESIE

- LES HEURES EMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris, épuisé.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edit. L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.
LA TERRE (1935). Edit. illust. La Caravelle, Paris.
CROQUIS D'ALGÉRIE (1936). Edit. illust. La Caravelle, Paris.
LE POÈME DU VENT (1937). Edit. illust. La Caravelle, Paris.
DOUZE SONNETS VOTIFS MANUSCRITS (1939). Edit. E. Raoust, Lille.

PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE: *Souvenirs de captivité* (1920). Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : Mme d'HOEST-DENTANT, HÉROÏNE LILLOISE (1930). Edition du Mercure de Flandre, Lille.
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle, Paris.
UN GARS DE FLANDRE (1934). Edit. illustrée La Caravelle, Paris.

THEATRE

- LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932). Edition La Caravelle, Paris.
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère, Tourcoing.
LA MORT DU ROI MURAT, 3 actes en vers (1933). Edition La Caravelle, Paris.
LE MIRACLE DE LA TREILLE, 2 actes en vers (1934). Edition La Caravelle, Paris.
LE JEU DE SAINT NICOLAS, 1 acte en vers (1935). La Caravelle.
LE MIRACLE DE LA VIERGE NAUTONNIÈRE, 1 acte en vers (1938). Edition La Caravelle, Paris.

PIERRE VALDELIÈVRE

La Splendeur du Feu

POÈMES



Dessins à la plume de FRANCE LAMBERT



COLLECTION DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout -- PARIS

1939

De ce recueil il a été tiré :

*2 exemplaires hors commerce
sur papier Japon Impérial,*

*800 exemplaires sur vélin apprêté,
constituant l'édition originale.*

*Tous droits de reproduction, traduction et adapta-
tion réservés pour tout pays sans exception.*

O ORIENS, SPLENDOR LVCIS ÆTERNAE, VENI ET
ILLVMINA SENDENTES IN TENEBRIS!

ANT. O. 5.

BENEDICITE IGNIS ET ÆSTVS DOMINO! BENEDI-
CITE LVX ET TENEBRÆ DOMINO!

CANT. DAN. VI-66.72.

QVI FACIT MINISTROS SVOS FLAMMAM IGNIS.

PS. 103-V.

O ORIENT, SPLENDEUR DE LA LUMIERE ETERNELLE,
VENEZ ECLAIRER CEUX QUI SONT ASSIS DANS LES
TENEBRES!

ANTIENNES O-5.

FEUX ET CHALEURS DE L'ETE, BENISSEZ LE SEI-
GNEUR! LUMIERE ET TENEBRES, BENISSEZ LE SEI-
GNEUR!

CANTIQUE DE DANIEL, ch. 3, verset VI (66 à 72.)

DIEU SE SERT DE FLAMMES ARDENTES POUR EN
FAIRE SES MINISTRES.

PSAVME 103-V.

Quand les Poètes expriment ce qu'ils sentent,
ils nous apprennent ce que nous sommes capa-
bles de sentir sans pouvoir l'exprimer ; quand
ils se donnent la peine de regarder, ils voient
des choses que nos yeux ne distinguent pas.

Paul de MUSSET

(Biogr. d'Alf. de Musset.)



AU DANTE

Dante Alighiéri, poète austère et fier,
C'est ton nom que j'invoque au seuil de ce poème,
Et c'est toi que je dresse ici comme un emblème,
Seul vivant revenu des cercles de l'enfer ;

Car franchissant la porte où n'est plus d'espérance,
Justicier farouche et vengeur sans pitié,
Sans souci de blesser l'orgueil ou l'amitié,
Tu fis servir le feu pour ton âpre vengeance.

Et voici qu'aujourd'hui nous te suivons tremblants
Aux gouffres infernaux sortis de la pensée,
Et nous lisons tes vers, l'attention dressée,
Au milieu de l'horreur des supplices brûlants :

Des damnés sont plongés parmi la poix liquide,
D'autres vont cheminant sur des sentiers de feu,
Empreints de la moiteur désolante du lieu,
Où des marais bouillants sort une odeur fétide.

Une langue de feu tourmente celui-ci,
Celui-là sent sa chair crépiter sous la flamme,
Et tous ces corps brûlés qu'anime encore une âme
Vont, pour l'éternité, s'agiter sans merci.

Tes vers ont effrayé le peuple de Ravenne :
Chacun croyait se voir au nombre des damnés,
Et la peur tourmentait tous ces infortunés
Prêts à se reconnaître au sein de la gehenne.

Et lorsque tu passais dans le faubourg désert,
Les enfants apeurés criaient : Voilà le Dante !
Et s'enfuyaient, voyant ta chevelure ardente
Que l'on disait roussie aux flammes de l'enfer.

Et nous, quand nous voyons ton visage impassible,
Ton masque de vieux Guelfe intransigeant et dur,
Nous cherchons dans tes yeux par quel mystère obscur
Il te fut accordé de saisir l'impossible ;

Mais ton regard de feu nous scrute jusqu'au fond,
Et sous le capulet florentin qui t'abrite
On sent que ton génie en ton cerveau palpite,
Couronné du laurier qui décore ton front.

Voilà pourquoi j'apporte, offrande résolue,
Humblement à tes pieds, mes Poèmes du Feu,
Car le feu c'est un peu de la splendeur de Dieu,
Et toi qui l'as chanté, Dante, je te salue !





LA PREMIERE FLAMME

Je ne sais quel mortel connut l'enchantement
Pour la première fois, de voir vivante et claire,
Une flamme jaillir, en l'éparpillement
Des étincelles d'or d'un faisceau de lumière.

Et je ne sais non plus comment, en vérité,
Il fit naître du feu parmi les feuilles sèches,
Ni quel fut son émoi devant cette clarté
Qui s'inclinait au vent et montait en flammèches.

Mais je dis que cet homme était un bienfaiteur.
Et peut-être en tremblant d'un si nouveau spectacle,
Sans pouvoir s'expliquer son geste créateur,
Il dut se sentir fier d'avoir fait un miracle.

Et je le vois penché près du feu pétillant,
Hésitant à toucher cette flamme mobile,
Tour à tour effrayé, attiré et riant
De ne pouvoir tenir la lumière subtile.

Et sans doute dut-il crier naïvement
Son mélange de joie et de peur indicible,
Et les grands bois déserts, avec étonnement
Ont renvoyé l'écho sous leur couvert paisible.

Salut à toi, salut, vieil ancêtre lointain
Des hommes primitifs de l'âge des cavernes,
A toi qui nous léguas le don le plus certain
Qui nous soit parvenu jusqu'à nos temps modernes !

Si Dieu créa le jour : Que la lumière soit !
C'est toi qui prolongeas ce don de la lumière,
Peut-être par hasard et sans savoir pourquoi,
Et ton geste est béni parmi toute la terre.

.....



PROMETHEE

Le Titan Prométhée eut un jour cette audace,
Aux dieux qui le gardaient, de dérober le feu ;
Puis sur terre apportant le prix de cet enjeu
Il revint franchissant et le temps et l'espace.

Jupiter l'aperçoit et sur l'instant le chasse
Portant entre ses mains ce feu, brûlant aveu,
Puis vers le ravisseur, bien qu'il soit demi-dieu,
Il brandit son tonnerre en signe de disgrâce.

Lors, pour avoir voulu réchauffer l'univers
Sans malice coupable et sans dessein pervers,
Le Titan fut cloué au sommet du Caucase,

Et sans-cesse son foie, aux serres d'un vautour
Dont le bec acéré le déchire et l'écrase,
Est dévoré sans fin, et renaît chaque jour.





LE POEME DU FEU

Je suis né lorsque Dieu, d'un geste créateur
A lancé le soleil dans le lointain espace,
Lorsque sortant brillants des mains de leur auteur,
Les astres étonnés se sont vus face à face,

Et lorsque secouant à la voute du ciel
Leur crinière de feu, les étoiles filantes
Suivant sans dévier le cycle universel,
Ont dessiné leur courbe en des pistes brûlantes.

Et depuis lors le feu domine l'univers :
Son éclat familier c'est le jour, c'est la vie,
Il donne sa chaleur à tous, bons et pervers,
Et tous en ont leur part sans crainte et sans envie.

Et moi sorti premier d'entre les mains de Dieu,
Moi le premier créé dès avant toutes choses,
On me trouve partout, et je vis en tout lieu,
Partout où les effets sont produits par les causes.

Je suis le feu du ciel qui par les soirs d'été
Zigzague avec fracas dans un éclair agile,
Ou la flamme, craintive en sa mobilité,
Qui tremble au bec étroit de la lampe d'argile ;

Je suis l'étoile d'or pendue au firmament,
Ou la lave qui gronde au fond des noirs cratères,
Ou le phare sauveur qui tourne lentement
Pour dominer la nuit, les flots et leurs colères ;

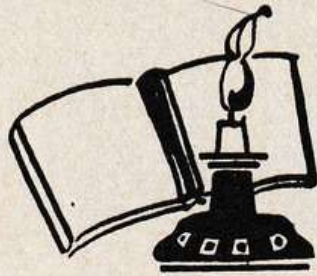
L'incendie étreignant la ville ou la forêt,
Le cierge qui là-bas se consume en prière,
Ou l'intime foyer séduisant et discret,
Où ronronne en fumant la soupe familière.

L'homme a capté ma force et la mène à son gré ;
C'est moi qui fais tourner les machines puissantes
Où le métal pesant, de son poids libéré,
Trace inlassablement ses courbes caressantes.

C'est par moi que s'anime et chante le métier,
Et je donne la vie à ces choses bruyantes,
Les pilons monstrueux qui torturent l'acier
Dans le fracas d'enfer des forges rougeoyantes,

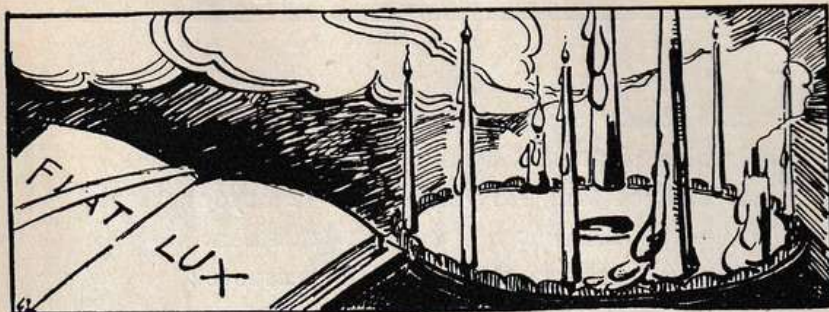
Et sous l'incandescence et l'éblouissement,
J'éclaire par à-coups les plafonds noirs de suie,
Et c'est moi qui triomphe en l'éclaboussement
Des étincelles d'or qui jaillissent en pluie !

On me gardait jadis comme on garde un trésor,
Me couvrant chaque soir sous la cloche profonde
D'un lourd boisseau de grès, car ce serait la mort
Si le feu se perdait sur la face du monde !





L'huile se consumait en oraison muette,



LE FEU, CETTE PRIERE...

Dirigatur oratio mea sicut incensum !

J'ai pensé bien souvent qu'au fond des sanctuaires,
Parmi le demi-jour qui tombe des verrières,
Et dans le lourd silence où flotte lentement
L'atmosphère de paix et de recueillement,
L'huile se consumait en oraison muette,
Et que dans une langue admirable et secrète,
La flamme qui brûlait dans la lampe du chœur
Était une prière agréable au Seigneur,
Le long balancement du feu qui papillonne
Rappelle un chant plaintif de psaume monotone,
Tandis que l'ombre bouge à l'entour des piliers
Suivant le va et vient des sursauts réguliers.

Dans l'abside déserte on voit une Madone
Les mains jointes, debout sur un fût de colonne,
Dont saillent tous les traits sous le rayonnement
Des cierges allumés qui brûlent lentement.
La cire se consume et la flamme tressaute ;
Et les cierges rangés en faisceaux côte à côte
L'un par l'autre échauffés, se courbent, en pleurant
Dans le crachet de cuivre au fond malodorant,
De lourdes larmes d'or, en claire cire chaude
Qui se fige en passant au courant d'air qui rôde.

Et là-bas sur l'autel, parmi la paix du soir,
Le feu couve en silence au sein d'un encensoir.
A travers les dessins des coupelles dorées
S'élève la fumée en volutes cendrées :
Elle monte subtile et paisible, sans bruit,
Jusqu'au sommet obscur de la voute, et s'enfuit,
Se disperse, s'arrache, et part à la dérive
Pour s'en aller se perdre au sommet d'une ogive.

Spectacle de beauté, que cette floraison
Où l'on voit les objets courbés en oraison
Exalter devant Dieu leur pose familière,
En mettant à ses pieds, le feu, cette prière !...



LES BUCHERS

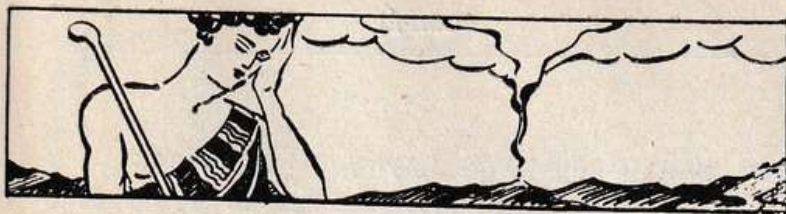
Oh, l'époque barbare où pour faire justice
On faisait sans pitié brûler les criminels,
Où nul n'était ému de l'horreur du supplice
Ni de l'effroi causé par les apprêts cruels !

Le condamné couvert d'un infâme cilice
Gravissait le bûcher, tel un prêtre à l'autel,
Et pour justifier les lois de son caprice,
La foule à tout propos en appelait au ciel.

Lorsque le feu montait en lèchant la chair vive
Qui tendait ses liens, et se cabrait, rétive,
Et quand l'âme en hurlant cherchait à s'évader,

Les bonnes gens campés sur les portes des bouges
Sans frémir s'attardaient longtemps à regarder
Le corps qui crépitait parmi les braises rouges.





POMPEI

En l'an 79 avant J.-C.

Un panache de feu couronne le Vésuve,
Et depuis plusieurs jours de la cendre est dans l'air,
Charriant le fardeau d'un étouffant effluve.
Un Vélite appuyé sur sa lance de fer
Monte la garde au seuil du Palais Militaire
Où l'ordre impérieux de ses chefs l'a placé ;
Mais petit à petit s'obscurcit l'atmosphère
Et la cendre qui vole en nuage foncé
Commence lentement à pleuvoir sur la ville.
Le Vélite inquiet promène autour de lui
Son regard qui reflète une angoisse inutile,
Car de tous points il voit le peuple qui s'enfuit

Tandis qu'à ce Palais la consigne l'enchaîne :
Des chars vont à grand bruit sur les larges pavés ;
Des hommes éperdus vont courant hors d'haleine ;
Des femmes, des enfants, de partout esquivés,
Un pan de vêtement appuyé sur la bouche,
Lèvent avec terreur les yeux vers le volcan,
Ce géant malfaisant, dieu sinistre et farouche
Qui crache lave et feu roulant en ouragan.
Le Vélite demeure, et déjà de la cendre
Sur le seuil du Palais s'amoncelle à ses pieds.
On le presse de fuir, mais il ne veut entendre,
Et la cendre envahit ses membres prisonniers,
Puis recouvre sans bruit cette proie immobile
Qui pour se dégager ne fait pas un effort :
Et dans le soir tragique où sombre cette ville,
Le Vélite est resté debout jusqu'à la mort.





LE COUVRE-FEU

« Vous qui dormez, dormez en paix ; vous
qui veillez, priez pour les trépassés. »
(Vieux cri des anciens guetteurs.)

Bonnes gens qui veillez à cette heure tardive,
Il est temps de songer à prendre du repos :
Il faut vous enfermer dans vos logis bien clos
Pour qu'on n'y puisse apercevoir âme qui vive
Derrière l'épaisseur de vos rideaux baissés,
Et priez pour les trépassés.

Plus de bruits, maintenant, plus de chants, qu'on se taise !
Eteignez la lumière et couvrez votre feu :
Dans l'âtre ramenez de la cendre au milieu
Et façonnez un lit pour la dernière braise,
Où pourront sommeiller les tisons enchassés,
Et priez pour les trépassés.

Le feu c'est un trésor, heureux qui le possède !
Qu'il dorme pour l'instant, prudemment enfermé :
Votre souffle demain pourra le ranimer
Sur le seuil du foyer qui va demeurer tiède,
Tandis qu'au dehors souffle un vent d'embruns glacés.
Et priez pour les trépassés.

Dormez ! Le guet pour vous surveille la canaille,
Tire-laine, truands, marauds et va-nu-pieds,
Gens de rien toujours prêts à quitter leurs quartiers
Pour venir par ici rôder sans sou ni maille
Près des bourgeois cossus qui dorment harassés.
Priez Dieu pour les trépassés.

Est-ce que vos enfants, depuis de longues heures,
Ne sont pas tous déjà couchés douillettement,
Et sans doute au pays du rêve, en ce moment,
Ont-ils déjà bâti, tout joyeux, leurs demeures,
Aux pays merveilleux des souhaits exaucés ?

Priez Dieu pour les trépassés !

Au labeur journalier la fatigue est certaine,
Songez à reposer vous aussi votre corps,
Et gagnez le sommeil sans crainte et sans remords :
Sachez qu'à chaque jour doit suffire sa peine,
Et la nuit bannira les tourments effacés.

Priez Dieu pour les trépassés !

Tout le jour vous avez, sans reprendre l'haleine,
Œuvré, l'esprit tendu, penchés sur le métier :
Voici le grand répit pour l'être tout entier
Où l'homme ne sent plus le fardeau de sa chaîne
Peser brutalement sur ses membres blessés.

Priez Dieu pour les trépassés !

Demain vous reprendrez, pleins d'une ardeur nouvelle,
L'effort quotidien à la sueur du front ;
Le travail plus léger semblera plus fécond,
Et la vie, au réveil, apparaîtra plus belle :
Les maux sont oubliés sitôt qu'ils sont passés.
Et priez pour les trépassés.

Bonnes gens attardés, vous qui veillez encore,
Ecoutez-nous, voici l'heure du couvre-feu.
Baillez-vous sans tarder l'un à l'autre un adieu
Avant de vous livrer au sommeil qui restaure,
En songeant doucement aux projets caressés,
Et priez pour les trépassés.





LE FEU GREGEOIS

Or il advint qu'un jour sous les murs de Damiette
Les Sarrazins, cachés derrière le rempart,
Lancèrent en passant au-dessus de la crête
De longs traits dont la flamme environnait le dard.
Le feu qui s'allongeait en courant dans l'espace
Traçait en retombant une courbe dans l'air,
Et l'on eût presque dit, à le suivre à la trace,
Une étoile filante errant dans le ciel clair :
Invention du diable aux mains des infidèles
Pour braver les Croisés, feu de l'enfer prêt
Pour sauver de nos mains d'infâmes citadelles
Qui voulaient arrêter toute la chrétienté

Vers le tombeau du Christ en marche enthousiaste.
Cette flamme poursuit et mord les combattants
Lorsque sur son chemin les met le sort néfaste,
Et rien n'en peut garder les membres palpitants,
Même sous l'épaisseur de cotte ou de cuirasse.
Combien de compagnons tombés au pied des murs
Longtemps se sont tordus, criant, demandant grâce,
Dont la chair crépitait dans ces brasiers impurs,
Et qui, morts maintenant, ne sont qu'un peu de cendre
Que disperse le vent au gré de la saison !
Où sont les fiers combats où l'on pouvait pourfendre
L'ennemi face à face, et rougir le gazon
En combat singulier, par l'estoc ou la taille,
Du sang des mécréants répandu pour la foi !
Mais aujourd'hui Satan derrière la muraille
En brandissant du feu, veut imposer sa loi !





LE FEU SACRE

Nous sommes détenteurs de la flamme divine,
Nous, le groupe inspiré des poètes fervents,
Qui restons ici-bas les derniers survivants
De ceux qu'émeut encor la beauté qui fascine,

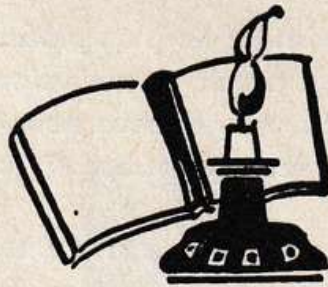
Nous qui sentons brûler au plus profond de nous
Un invisible feu qui circule en nos veines :
Des étranges désirs malgré nous nous entraînent,
Et font battre d'ardeur nos tempes à grands coups.

Ce feu perpétuel ne consume et n'entame
Le cœur incandescent du poète inspiré :
Nous avons en naissant reçu ce feu sacré,
Et le souffle du ciel en attise la flamme.

Et suivant les arrêts d'une éternelle loi,
C'est à nous qu'appartient, mission trois fois sainte,
La tâche d'éviter qu'elle ne soit éteinte
Dans les mains de la foule ignorante et sans foi ;

Et quand sa lueur tremble ou décroît comme un spasme,
Si par malheur la flamme un jour vient à mourir,
Le devoir du poète alors est de s'offrir
Et de la rallumer à son enthousiasme.

Nous sommes conscients d'avoir le feu sacré,
Et nous nous transmettons de mains en mains la flamme :
Tout poète en mourant laisse un peu de son âme
Pour que les survivants puissent s'en inspirer.





LA FLAMME

Sed nos qui vivimus...

Pauvre soldat martyr assoupi dans la mort
Sous l'Arche Triomphale où nos Champs-Elysées
Montent comme une gloire, un crépuscule d'or,
Parmi l'encens du soir aux vapeurs irisées,
Me voici près de toi, dans un geste pieux,
T'apportant ma ferveur, tribut silencieux,
Qui m'envahit le cœur ainsi qu'une marée,
Et je tombe à genoux sur la dalle sacrée !

Le pays a juré de ne point t'oublier,
Et je viens à mon tour pour ranimer la flamme,
Mystérieux symbole où l'on voit vaciller
En soubresauts tremblants, comme un peu de ton âme.
Ce feu qu'on entretient contre frimas et vent,
C'est la fidélité d'un souvenir vivant,
C'est un tribut d'amour qu'avec persévérance
Jour et nuit, sans arrêt, t'offre toute la France.

Je crois te voir d'ici rigide et froid, couché
Dans ta capote bleue où le sang et la boue
L'un à l'autre mêlés et durcis, ont taché,
T'éclaboussant partout jusqu'au creux de ta joue.
Tes yeux ont disparu des orbites creusés,
Et te voici tenant tes pauvres os brisés,
Allongé tristement dans ta bière de gloire,
Toi qui n'as pas connu l'aube de la victoire !

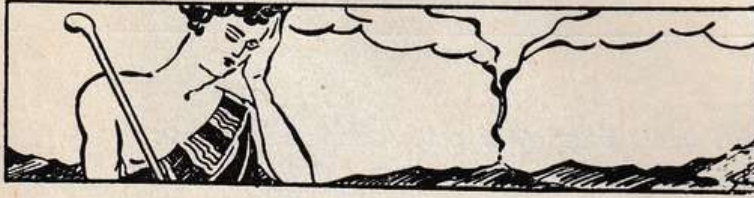
Car la mort t'a frappé dans l'ardeur de l'assaut,
Et tu tombas sans doute en un jour d'épouvante
Au bord du parapet, net et sans soubresaut ;
Ou peut-être une nuit, après la longue attente
En patrouille, terrés parmi les trous d'obus,
Quand vous êtes sortis grelottants et fourbus,

Sans un cri tu tombas en emportant, mystère,
Tout l'amour d'une épouse et l'espoir d'une mère...

C'est pourquoi maintenant tant de mères en deuil
En silence ont passé sous l'Arche Triomphale
Ressentant à la fois la douleur et l'orgueil :
Car ne soupçonnant pas en autrui de rivale,
Chacune d'elles peut, penchant son front vers toi
Se dire : C'est mon fils qui dort en cet endroit,
Et la chair de ma chair faite de ma souffrance,
C'est moi qui l'ai donnée au salut de la France.

Quant à nous qui vivons, compagnons échappés
Miraculeusement de ces jours de détresse,
Nos souvenirs lointains, bien qu'à peine estompés
Autour de ce tombeau nous ramènent sans cesse ;
Et ce feu qu'entretient ici la piété,
C'est l'emblème vivant d'une fidélité
Qui ne s'éteindra plus, puisque ton offertoire
Avec des traits de sang est inscrit dans l'histoire.





OFFRANDES PAIENNES

I. — LA JEUNE FILLE

Vesta, mère du feu, je dépose à tes pieds
La coupelle de bronze où l'encens se consume :
Vois, mon souffle l'avive, et le parfum qui fume
S'élève en s'enroulant à l'entour des piliers.

Dès que j'ai vu le jour, parmi les oliviers,
Disperser les flocons de la dernière brume
Qui vole sous le vent comme flotte une plume,
J'ai pris le long sentier tout fleuri d'arbousiers,

Pour venir t'apporter cette offrande vivante :
J'ai suivi les conseils du jeune Corybante
Qui m'a dit de venir t'exposer sans détour

Que déjà j'ai vingt ans, et que je cherche un maître
Pour allumer en moi les flammes de l'amour
Que je ne connais point, et voudrais tant connaître !





II. — LE FEU ÉTEINT

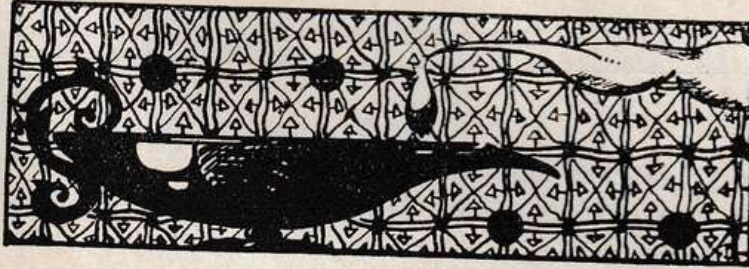
Apollon, dieu du jour, maître de la lumière,
Dont le nimbe de gloire est un feu rayonnant,
Me voici devant toi désolé, frissonnant,
Car j'ai laissé tantôt s'éteindre en ma chaumière

La braise qui donnait sa chaleur familière.
Vainement j'ai tenté de souffler, m'obstinant
A remuer la cendre éteinte maintenant,
Et je n'ai fait voler qu'une froide poussière.

Qui refera la flamme et sa douce chaleur ?
Apollon, seul tu peux réparer ce malheur
Et rendre à mon foyer le feu, ce gai sourire,

Et je t'apporterai, dans un double tribut,
Une jarre de miel épuré de sa cire,
Et deux bols de lait chaud où nul encor n'a bu !





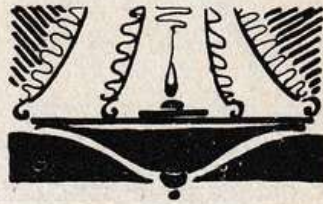
III. — LA VESTALE

Prêtresse de Vesta, j'ai prêté le serment
De consacrer mes jours dans l'ombre et le mystère,
Aux rites de ferveur qui dans le sanctuaire
Déroulent loin du bruit leur accomplissement.

Pour ce culte sacré, je porte chastement
La longue stole blanche entourant jusqu'à terre
Ma poitrine et mes reins, et ma marche légère
Fait onduler les plis de ce long vêtement.

Afin qu'au culte saint ici je fusse instruite,
Mon père Publius, consul déjà deux fois,
A la porte du temple, un matin m'a conduite;

Et suivant la déesse en ses austères lois,
Il me faut depuis lors, ne pouvant les enfreindre,
Entretenir le feu qui ne doit pas s'éteindre.





LE CUBILLOT

Au bord de la tuyère où souffle un vent forcé,
Le métal qui se fond s'écoule goutte à goutte :
Encor quelques instants, et de son flot pressé,
Parmi le sable sec il va frayer sa route.
L'homme qui le surveille, aux aguets se tient prêt
Armé de son ringard, debout, la tête haute :
On dirait un dompteur, de pied ferme, en arrêt,
Qui sachant quel serait le risque d'une faute
Surveille l'ennemi qui s'apprête à bondir.
Et lorsqu'à l'heure dite il pique la coulée,
Voici soudainement dans l'ombre resplendir
Un flux de lave orné de flamme échevelée

Qui s'allonge et se tord et serpente en grondant :
C'est toute une splendeur, c'est une féerie !
Ce flot tumultueux de métal débordant
S'engouffre au sein du moule auquel il se marie,
Dans un crépitement de bête qui rugit :
Il tombe environné de lueur violette
Sous l'éclat merveilleux dont tout l'air est rougi
Ainsi qu'un ciel d'orage en un soir de tempête.
L'homme alors, fier d'avoir vaincu les éléments,
Se redresse, le front en sueur, et respire,
Le regard ébloui par ces jaillissements
Que sa science et son adresse ont su conduire,
Et, l'orgueil satisfait, dans cet air enfumé,
S'attarde à contempler d'un œil de complaisance
L'orifice béant du gueulard enflammé,
Tout rougeoyant d'une attirante incandescence.





L'ATRE

Qui ne s'est pas chauffé le soir au feu de bois
Dont la flamme dansante illumine la chambre,
Cependant qu'au dehors Décembre
Peuple d'obscurité, de transes et d'effrois,

Celui-là ne sait pas de quelle poésie
Peut se parer le feu dans l'âtre rayonnant,
A quel point il est fascinant
Pour l'œil qui le contemple et ne s'en rassasie.

O ! Ce calme paisible où l'on sent par degrés
La torpeur qui vous gagne au long des heures douces,
En la quiétude où s'émoussent
Tritesses et soucis, par ces soirs désœuvrés...

La bûche qui retient de la sève captive
Est pleine encor de cette essence de l'été,
Et toute son humidité
S'échappe en ronronnant une chanson plaintive.

La flamme se disperse avec agilité
Et caresse en passant les belles braises rouges,
Tandis que les ombres qui bougent
Déforment les objets dans la demi-clarté.

Il flotte par instants comme un parfum rustique
Dans la fumée errante au plafond éclairé,
Et l'on se plaît à respirer
L'effluve adoucissant de l'odeur balsamique.

Le soir au coin du feu, que de fois j'ai rêvé,
Sentant la poésie éparse en le silence
Me frôler avec insistance
De son aile, pour tenter de me soulever !

Et la flamme qui danse entretient ce mirage
Et berce doucement l'esprit qui s'engourdit,
Tandis que dans l'air attiédi
On se laisse entraîner comme dans un sillage.

On dirait que le feu renferme des lutins :
Des farfadets rieurs gambadent sur les bûches,
Se font l'un l'autre des embûches,
Korrigans de mystère, et gnômes clandestins.

Et dans le cercle étroit de cette clarté chaude,
Tout cela se démène, en tous sens agité
D'une étonnante agilité,
Entre l'ombre qui tremble et la flamme qui rôde.

Et l'on se laisse aller, songeur, se sentant pris
Au charme du mystère où s'allume le rêve,
Tandis que pas à pas, sans trêve,
L'apaisement du soir descend sur les esprits.





RANDONNEE NOCTURNE

L'auto souple et puissante
Glisse au long de la route en un frémissement
D'aise et de liberté, et sa course enivrante
S'allonge dans le soir silencieusement.

La campagne est déserte
Et les pas de la nuit qui s'étend par degrés
Estompent toute chose en une brume inerte
Où les regards tendus s'absorbent égarés.

L'auto comme un rapace
Fonce droit devant elle avec avidité
On dirait, la voyant, une bête de race
Forte de son instinct, et belle de fierté.

Et voici que la route
S'engage sous un bois où debout dans le soir
Les arbres inclinés se rejoignent en voute,
Et l'horizon là-bas disparaît dans le noir.

Alors soudain s'allument
Deux phares éclatants, comme deux yeux perçants,
Strictement attentifs au devoir qu'ils assument
De disperser la nuit sous leurs regards puissants ;

Et, spectacle admirable,
L'auto semble pousser en fonçant dans la nuit,
Un cône éblouissant de lumière implacable
Qui chemine dans l'ombre et la scrute sans bruit.

O splendeur du génie
Par quoi l'homme a courbé tout sous sa volonté !
Il a doté son bras d'une force infinie,
Et mis en son pouvoir d'allumer la clarté !





EN MEDITERRANEE

A bord du *Sampiero Corso*.

Le vapeur qui halète en rythme régulier
Fonce à travers la nuit d'angoisse et de mystère :
Le ciel est noir, la mer est noire, et la pitié
Vous attendrit le cœur d'un élan de prière.

Et voici qu'au lointain parmi l'obscurité
Surgit à l'horizon comme un point de lumière :
Oh ! sentir le contact avec l'humanité
Grâce à ce phare ami qui relie à la terre !

Et tandis qu'on approche, on dévore des yeux
L'éclat du feu sauveur où tant d'espoir s'allume :
Ajaccio là-bas s'assoupit dans la brume,

Insouciante, au fond du golfe merveilleux,
Sous les rayons tournants dont les faisceaux éclairent
Les rochers avancés des Iles Sanguinaires.





CREATION DU SOLEIL

Sol obscurabitur.

MATH., cap. 24.

Erit pressura gentium præ confusione soni-
tus maris, arescentibus hominibus præ timore.
S. PAUL, cap. 13.

Au commencement Dieu fit le ciel et la terre (1),
Mais la terre était nue, informe et sans lumière.
Et Dieu dit, souverain : « Que la lumière soit ! »
Et la lumière fut. Puis, désignant du doigt
Cette lumière neuve, il vit qu'elle était bonne,
Alors la séparant des ténèbres : « J'ordonne
« Qu'elle s'appellera dans l'avenir : le Jour,
« Et depuis son départ jusques à son retour

(1) *Genèse*, I, 1 à 5.

« Un voile de tristesse obscurcira le monde
« Et ce sera la Nuit : Et je veux qu'à la ronde
« Ténèbres et clartés se suivent tour à tour. »
Et du matin au soir se fit le premier jour.

Et depuis que le Verbe a jeté dans l'espace
Le globe incandescent du soleil fulgurant,
Majestueux il règne ainsi qu'un conquérant,
Et le monde, sous lui, depuis des siècles passe.

Lui le premier sorti du geste créateur,
Il domine au zénith, immobile et splendide,
Et comme avec respect parmi l'éther fluide
Tout gravite à l'entour, centre fascinateur :

Le cortège ordonné des brillantes planètes,
Les étoiles au ciel clignant comme des yeux,
D'autres qui vont traînant ainsi que des cheveux
Des crinières de flamme, astres, et vous comètes,

Vagabonds de l'azur et chemineaux du ciel
Qui passez librement à votre fantaisie,
Et la route lactée où vit la poésie
Du poudroïement de feu d'un magique archipel,

Dans l'orbe du soleil vous tournez en silence,
Et les regards fixés sur lui, le souverain :
Vous formez une cour autour du suzerain,
Et votre raison d'être est sa seule présence.

Et vous vous bercerez dans l'azur infini
Au rythme régulier de la course céleste
Aussi longtemps que Dieu n'aura pas fait le geste
Qui marquera pour tous que le monde est fini.

Ce jour-là, le soleil s'éteindra dans l'espace,
Et le monde qui tient de lui force et chaleur
Périra doucement comme meurt une fleur
Quand les premiers frimas ont soufflé gel et glace.

Et vous tous désormais privés d'attraction,
Vous, bolides éteints errants dans l'atmosphère,
Blessés, désemparés, vous tomberez sur terre,
Hallucinés et fous de gravitation.

Et perdant notion de jour et de durée,
Les hommes connaîtront que les temps sont venus,
Et transis sous le choc de fracas inconnus,
Sècheront de frayeur au bruit de la marée...



LE FEU DANS LE SOIR

Dans le soir qui descend sur la plaine embuée,
Le calme adoucissant se répand par degrés :
C'est l'heure où les lointains sont encore dorés
Sous les derniers rayons, tandis que remuée
Silencieusement par l'effort du labour,
La terre se repose après l'ardeur du jour ;
Et du sein généreux de la glèbe féconde
S'élève librement dans la fraîcheur du soir
Tout l'arome troublant de l'odeur du terroir,
Qu'on sent avec son cœur, en sa fibre profonde.

Et voici que là-bas, au bord de l'horizon,
Une mince fumée où dansent des flammèches
Monte droite, sans bruit, d'un feu de feuilles sèches,
Comme d'un cœur fervent s'exhale une oraison.
La flamme, dans le soir, de sa lueur paisible
Anime d'un reflet le décor insensible
Que la nuit descendante estompe avec douceur.
L'attirante lueur traîne dans l'air humide
Et le feu mène en vain cette lutte splendide
Contre l'étouffement du soir envahisseur.

Oh, l'intime beauté de cette quiétude
Où s'endort la nature à l'heure du repos :
Tout se tait, la forêt, les moissons, les troupeaux
Sous le fardeau du jour emplis de lassitude.
Et l'on dirait que l'homme au moment de céder
A l'appel du sommeil, a voulu s'attarder
Au moyen de ce feu, symbolique présence
Qui prolonge la vie alors que tout s'endort :
Car le sommeil serait l'image de la mort
Si la flamme en veillant ne prouvait l'existence.





PARE AU FANAL !

Ohé moussaillon, voici l'heure
D'allumer les fanaux du bord !
Dans la voile le vent pleure
Et sous le poids de son effort
Le bateau tout entier s'incline,
Geste de grâce et de beauté
Qu'il exécute avec fierté.
Pour montrer sa carène fine.

C'est l'heure où le jour va mourir.
L'obscurité pas à pas gagne
Et bientôt va tout recouvrir.
Déjà là-bas dans la campagne
Aux yeux des terriens il fait noir,
Tandis qu'ici dans l'atmosphère
Il flotte une lueur dernière
Qui se prolonge avant le soir.

Allume les fanaux de veille,
Dans un instant il fera nuit :
Lorsque l'équipage sommeille,
L'homme de quart guette pour lui,
Et pour que sur la mer obscure
On nous aperçoive de loin,
Il faut que le fanal témoin
Se balance dans la mâture.

Vois là-bas glisser sur la mer
D'autres lumières clignotantes
Qui scrutent comme un œil ouvert
Parmi les vagues clapotantes :
Regarde-les aller, venir,
Monter, descendre et disparaître,

Et l'eau, derrière leur fenêtre
N'arrive pas à les ternir.

Ces feux sont un signe de vie
Au milieu de l'obscurité ;
Et lorsque l'étrave dévie,
Quand le vent souffle de côté,
Les fanaux par leur insistance
Disent à d'autres le danger,
Et l'homme se sent protégé
Et s'abandonne en confiance.

En scrutant ainsi dans la nuit,
Tu les prenais pour des étoiles
Qui suivent leur course sans bruit
Au sein des voutes sidérales :
A d'autres aussi nous semblons
Des astres voguant dans la nue,
Quand notre lumière ténue
Se prolonge en reflets oblongs.

Vois-tu, c'est un peu vrai quand même,
Car il règne ici sur la mer

Comme une douceur de poème,
Et souvent, léger comme l'air
Par-dessus les mâts et les voiles,
Je sens un besoin de voler
A l'appel de mon rêve ailé,
Et de bondir jusqu'aux étoiles.

Allons, vite, pare aux fanaux !
Largue la drisse à la misaine
Et mets en place les falots
Sur leur assise en bois de chêne !
Pose un fanal vert à tribord,
Que l'on voie à travers l'espace,
Et pour éclairer l'autre face
Vite un fanal rouge à babord !





LA CAMARGUE

Un soleil implacable enflamme la Camargue,
Les cailloux sont brûlants, et la terre est de feu ;
Sur la mer rayonnante une voile se cargue,
Et la nef qui brasille erre sur le flot bleu.
Un vent chaud se déroule et dessèche la plaine
Parmi l'embrasement où meurent les roseaux,
Et sous le lourd midi, nonchalamment se traîne
Jusqu'aux berges du fleuve aux bouillonnantes eaux.

Des troupeaux de taureaux et de maigres génisses
Dans cet air étouffant s'en vont le mufle bas,
Et des chevaux nerveux en galopant hennissent
Et sur le sol pierreux font résonner leurs pas.
Et seuls à l'aise en ce brasier, des flamands roses,
Qui semblent fiers de la splendeur de leurs atours,
Prenant à gestes lents de sinueuses poses,
Etirent au soleil leurs ailes de velours.





L'ARDEUR DE MES FEUX...

MIÈVRERIE

Marquise, l'ardeur de mes feux
Doit vous paraître peu de chose,
Mais par votre froideur, je n'ose
Me décharger de mes aveux.

Devant l'énigme de vos yeux
J'hésite, car l'homme propose
Tandis que la femme dispose
Insouciante de nos vœux.

Pour Dieu, ne soyez point cruelle,
Et songez que votre prunelle
Me brûle en se posant sur moi,

Et consumé de cette flamme,
Je suis capable, en mon émoi,
Pour vos yeux, de donner mon âme !





MAUDIT SOIT A JAMAIS...

Depuis les jours lointains de la création
La sagesse divine avait mis dans la terre
Pour le cycle caché de leur gestation,
Qui, des siècles durant, se fit dans le mystère,
Les éléments épars que l'homme a réunis :

Le soufre des volcans, le salpêtre des grottes,
Et la houille qui dort en des fonds infinis.
Mais les démons d'enfer qui sans cesse complotent
Et ne cherchent qu'à nuire, à l'homme ont suggéré
De rapprocher ces corps étranger l'un à l'autre
En jetant le secret, sur le monde effaré,
De la poudre à canon. Quel malheur fut le nôtre,
Quelle calamité, depuis ce jour cruel
Où le monde connut la force de la poudre !
Maudit soit à jamais ce moine criminel
Qui sut par ses travaux faire tonner la foudre !
Par lui des millions d'hommes martyrisés,
De leur vie ont payé cette infâme trouvaille,
Et des peuples, par lui, las de fraterniser,
Se jettent l'un sur l'autre à grands coups de mitraille :
La guerre est un fléau, mais l'homme a détourné
Pour la rendre inhumaine et cent fois plus terrible,
Les bienfaits incessants qu'aurait fait rayonner
La science croissant dans un monde paisible.
Oh ! le fracas d'enfer de ces bombardements
Qui déchirent l'espace et font trembler la terre !
Oh ! l'atroce progrès de ces raffinements
Qui font voler les corps broyés, dans l'atmosphère,

Et jettent pantelants tous les membres épars !
Et dans ces jours maudits de meurtres et de haine,
Satan qui se repait, délecte ses regards,
Et ricane avec joie au fond de sa géhenne...





DU FU !

« T'as du fû? — Mi, quand j'fume eun' pipe ed gros
[tabac
Y faut point m'apporter du fû d'eune allumette;
Cha sint l'souf', et ch'est ça qui tourn' su l'estomac:
Su l'dessus du fourniau te fais eun' coupillette;

« Et pis te l'much' dins l'cend' au mitant du couvet
Et te souq'à p'tits coups duchmint, duchmint... Ravise:
Pff ! Pff ! l'nez dins l'vaclette, et te n'dois point l'rel'ver
Aussi longtemps qu't'as vu que l'toupette est ben prise.

« Alors te tourne eut'pipe, et te vos s'échapper
Un flot d'bell'fumé' bleuze: Au moins ça ch'est pépère!
Ah! je n'donn'ros jamais cheull'pip' d'après l'souper
N'a ren d'si bon! Pff! Pff! Mon Di que j'fais bonn'
[chère! »

Et le vieux renversé dans son fauteuil de bois
Savoure avec bonheur sa pipe en terre blanche,
Par instants la caresse et flatte entre ses doigts,
Frappant à petits coups sur le fourneau qu'il penche.

Et de la cendre chaude, au centre du foyer
Une belle fumée odorante et limpide
S'élève doucement dans le soir familial
Où la pensée est calme et le geste placide.





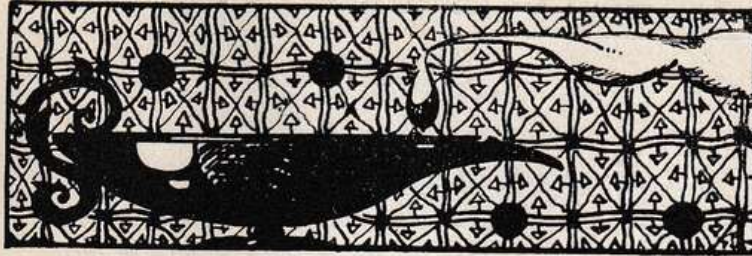
EN JOUE... FEU!

13 octobre 1815.

Murat, Grand-Duc de Berg et roi des Deux-Sicules,
Vient d'être condamné. Sans plaintes inutiles,
Digne, maître de lui, il se lève en toisant
Ses indignes bourreaux d'un regard méprisant.
Sans faiblesse il écrit sa dernière pensée
A la reine, elle aussi, de son trône chassée,
Et scelle dans la lettre où sont enclos ses vœux,
Dernier gage d'amour, un peu de ses cheveux.
Puis brusquement il dit: « Je suis prêt. Faites vite! »
Et suivant les gardiens de la prison qu'il quitte
Il arrive en la cour où la Garde l'attend,
Et l'esprit militaire à l'instant le reprend:

Voyant le peloton aligné sur deux files,
Il ordonne: « Soldats! Soyez forts et tranquilles,
« C'est moi qui vous commande; il faut exécuter
« La consigne sans peur, dès que l'ordre est jeté.
« Ne faites pas souffrir, d'un geste qui lésine,
« Épargnez mon visage et visez ma poitrine.
« En joue!... » Alors, ouvrant son dolman chamarré
Il s'offre au peloton le doigt prêt à tirer,
Et splendide, vibrant, dit: « Feu!... » et se renverse
D'un seul coup sous le choc du plomb qui le traverse.





LA LAMPE

Mélanthe, apporte-moi cette lampe d'argile
Où la mèche sans bruit puise l'âme de l'huile
Au fond mystérieux de ses flancs arrondis ;
Et la lueur qui sort de sa coupe fragile
Se reflète au plafond en cercles agrandis.

Prends bien soin d'abriter la flamme qui vacille,
Du moindre coup de vent qui pourrait la souffler :
En vérité, c'est une chose si subtile,
Que ce feu transparent, scintillant et mobile,
Qu'il s'en irait ainsi qu'un soupir exhalé.

Et je songe toujours, en voyant cette flamme
Qui cherche à s'échapper pour se perdre dans l'air,
Qu'elle est dans cet instant l'image de notre âme
Sans cesse prête à fuir, dans les affres du drame,
Pour s'arracher du corps et bondir dans l'éther.

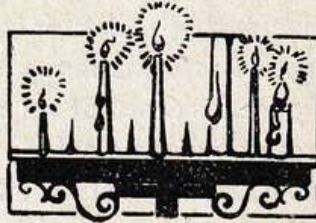


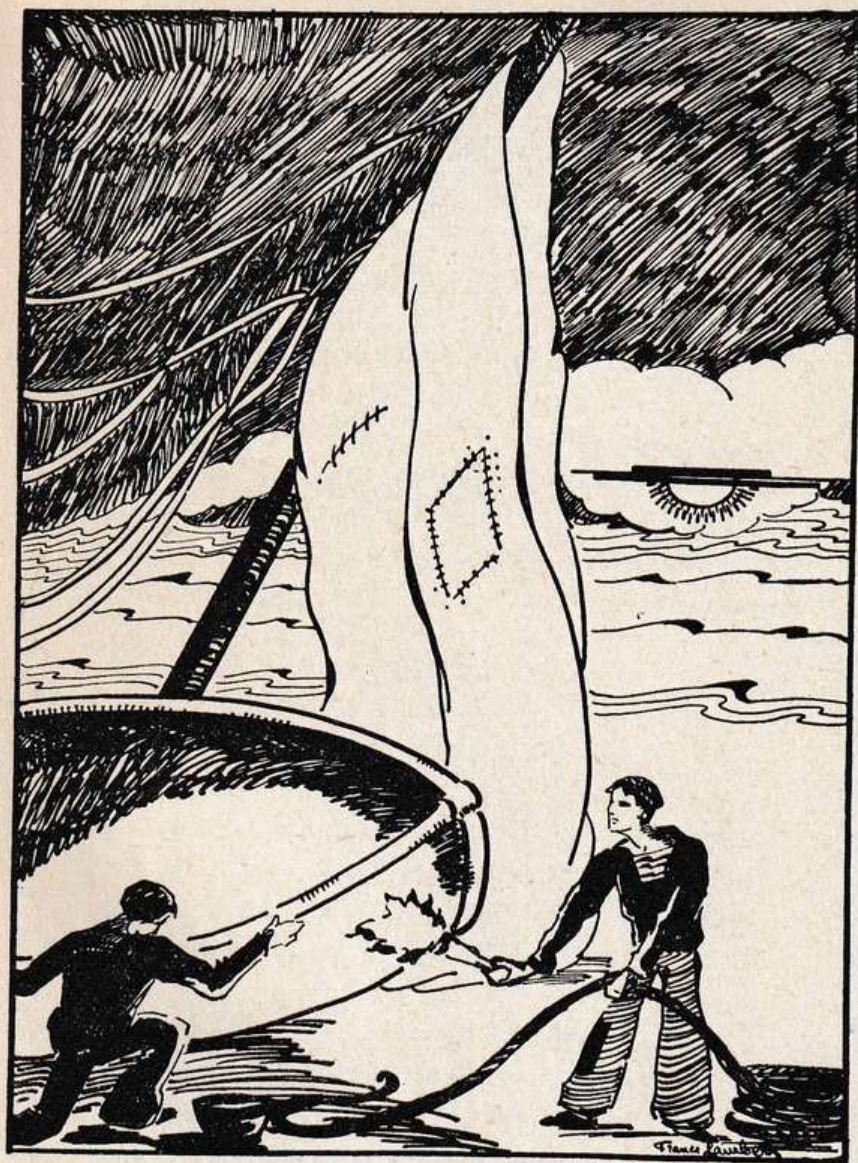


LA PENTECOTE

Quand furent accomplis les jours de Pentecôte,
Les disciples groupés dans une chambre haute
Entendirent soudain comme un vent violent
Qui du plus haut du ciel descendait, ébranlant
Jusque dans ses bas fonds la maison toute entière.
Et dans le même instant, d'un faisceau de lumière
Sortirent des rayons faits de langues de feu,
Qui vinrent se poser, s'écartant du milieu,
Sur la tête de ceux qui priaient en silence.
Aussitôt l'Esprit-Saint les prit en sa puissance
Et les fit s'exprimer en langages divers
Au gré de leurs esprits subitement ouverts.

Quand la foule connut cette étrange nouvelle,
Car chacun entendait sa langue naturelle,
Tous furent effrayés et se dirent entre eux
« Ceux que nous écoutons ne sont-ils pas Hébreux?
« Pourtant chacun de nous entend son dialecte. »
Or il y avait là tout peuple et toute secte,
Parthe, Elamite, Mède, et ceux-là qui sont nés
En Mésopotamie, ou bien, plus fortunés,
Ceux de la Cappadoce et ceux de la Lybie,
Ou l'Asie, ou le Pont, Phrygie ou Pamphylie,
Des Juifs et des Romains, Arabes et Crétois,
Et tous les entendaient raconter à la fois,
Effet miraculeux d'une même harangue,
Les merveilles de Dieu, pour chacun dans sa langue.





Cette flamme qui danse illumine le soir.



LE FEU SUR LA GREVE

Dans le soir qui descend, des marins sur la plage
Autour d'un feu de bois font chauffer du goudron,
Pour enduire avec soin les joints du calfatage
Depuis le gouvernail jusques à l'éperon.

Et la barque échouée, inclinant son bordage,
Aux mains des travailleurs présente son flanc rond
Luisant étrangement aux sautes d'éclairage
Que jette en scintillant l'éclat du fumeron.

Et dans le crépuscule où s'assoupit la grève,
Créant une atmosphère idéale de rêve,
Cette flamme qui danse illumine le soir:

Elle scintille au loin sur les sables humides
Et les fait miroiter en tranchant sur le noir
En des reflets dorés qui s'accrochent aux rides.





LE FEU EST AMOUR !

Mes fils, souvenez-vous, au long de l'existence,
Que le feu est amour, et qu'il est charité :
Il exerce sur nous comme une royauté,
Et nul ne s'affranchit de cette dépendance.

C'est un élément noble entre les éléments,
Et les effets du feu sont les plus admirables;
Même quand ils seraient illusions ou fables
Ils contiennent en eux des resplendissements.

Toute chose par lui se voit purifiée,
Et de toute souillure il est toujours vainqueur :
L'ardeur intérieure épure aussi le cœur,
Et l'âme à son contact se sent fortifiée.

D'une brûlante étreinte embrassant le métal,
La flamme le rougit, l'appêtant pour la trempe :
Quand le tumulte intime exulte et bat la tempe,
Sachez vous élancer vibrants vers l'idéal.

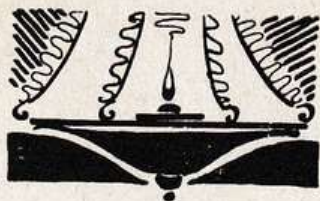
Souvenez-vous toujours qu'on n'obtient rien sans peine,
Qu'il faut savoir souffrir pour se rendre meilleur,
Et que celui qui sait se dompter sans frayeur
Possède du bonheur la coupe toujours pleine.

Forgez, forgez sans cesse, afin de conquérir
Sur vous-mêmes, un jour, la maîtrise complète,
Alors vous connaîtrez l'orgueil de la conquête,
Ayant tout oublié de ce qui fit souffrir.

Ces efforts continus, persévérants, tenaces,
De l'être tout entier vers le bien et le beau,
Qui transforment, et font comme un homme nouveau,
Suscitent dans nos cœurs les plus belles audaces.

Ne résistez jamais, de peur de les tarir,
Aux élans spontanés de votre fors intime,
Car le désir du mieux est toujours légitime,
Et l'homme, sur son cœur ne doit point s'attendrir.

Entretenez ce feu qui vit de par le monde :
Sachez qu'il est amour et qu'il est charité,
Et qu'il doit épurer toute l'humanité
Au contact merveilleux de sa flamme féconde.

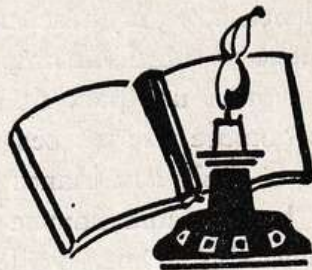


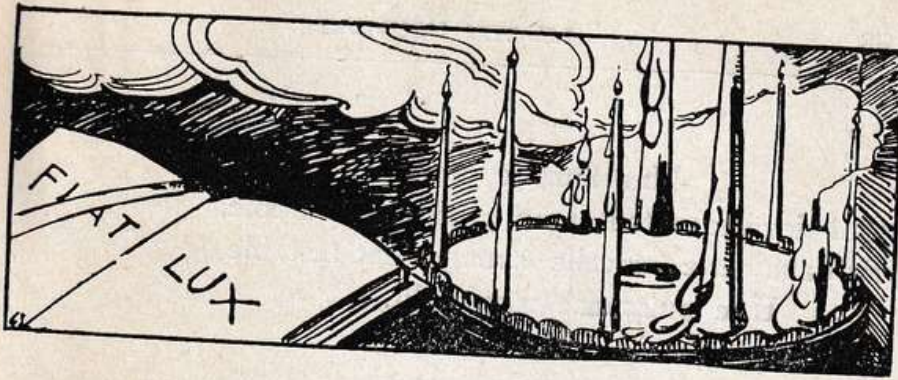


LA VEILLEUSE

Un mort était couché pâle et froid sur son lit.
Le jour, par le silence et le mystère empli,
Se mourait tristement au bord du crépuscule,
Et la chambre où régnait une paix de cellule,
Discrètement dans l'ombre effaçait ses contours.
Une nappe drapait la table aux blancs retours,
Sur laquelle, sans bruit, d'une flamme berceuse,
Au pied d'un Crucifix, brûlait une veilleuse.
La petite lumière agitait doucement
Sa fragile lueur, chaque tressaillement
S'inscrivant sur le mur de cette chambre obscure.

On eût dit par instants que bougeait la figure
Quand l'ombre tressautait, et quand le buis béni
Qui reposait dans l'eau, par la flamme agrandi,
Projetait sur le lit une ombre gigantesque.
Alors, rentrant en moi, dans cet instant où presque
J'aurais été saisi d'une instinctive peur,
J'ai compris que parmi cette calme torpeur
Où venait aboutir toute chose assouvie,
Cette veilleuse était l'image de la vie,
Et même après que l'âme avait pris son essor,
Que la pauvre lueur luttait contre la mort!





LE FEU NOUVEAU

Lumen Christi!
Exultemus et lætemur!

Feu nouveau! Feu nouveau!
Battez joyeusement l'acier contre la pierre
Pour en faire jaillir l'étincelle légère
Qui scintille comme un joyau!

Le silex frappé livre
Le feu qui sommeillait dans son dur flanc poli,
Et ce geste n'est pas aussitôt accompli
Qu'une flamme commence à vivre.

Une flamme grandit
Qui deviendra tantôt un brasier redoutable,
Et dans cette étincelle étrangement instable
Une puissance resplendit.

Arrière les souillures
Les rancœurs de la vie et le sombre passé,
Il nous faut pour renaître et pour tout effacer
Des flammes nouvelles et pures!

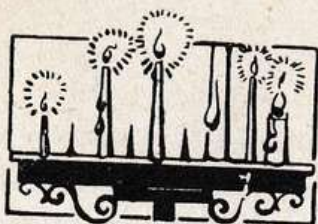
Comme ce feu joyeux,
La nature de l'homme aussi se renouvelle,
Et puisque son essence intime est immortelle,
Renaître est un don merveilleux.

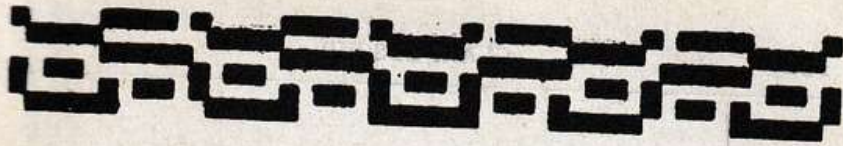
Le feu nouveau s'avance,
Chassez donc le vieil homme adulé trop longtemps,
Voici l'Avril, voici Pâques et le Printemps,
La vie aujourd'hui recommence!

Lumen, lumen Christi !
O splendeur de la foi! Carillonnez la joie
Aux quatre coins du ciel : Le feu nouveau flamboie
Et l'Alleluia retentit!

Et les flammes qui penchent
Au vent, sur les degrés des portiques gravis,
Montent aux mains du prêtre au seuil des saints parvis,
Avec la torchère aux trois branches.

Et la solennité
De ce geste sacré de lumière nouvelle,
Symbole jaillissant d'une seule étincelle,
Atteint toute l'humanité!





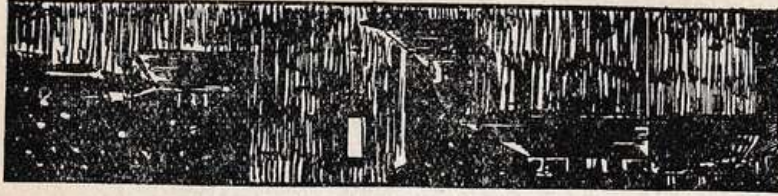
CLAIR - OBSCUR

TABLEAUTIN

Cette femme s'avance, une lampe à la main,
Et dans l'obscurité qui l'enveloppe toute,
Le faisceau lumineux qui s'élève incertain
Et tremblant, pour tracer des cercles sous la voûte,
Eclaire par le bas son visage ridé :
Cette face qu'allonge une ombre exagérée
Semble émerger du noir, comme pour s'évader,
Telle une âme souffrante enfin régénérée.

Le flambeau que la femme abrite de ses doigts
Réverbère sur elle un faisceau de lumière
Qu'elle rend plus intense en le faisant étroit,
Cependant qu'alentour une ombre familière
Mystérieusement plane sur les objets :
Beauté d'un clair-obscur sinistre et fantastique,
Où des coups de lumière accusent les sujets,
Comme en eût fait Rembrandt de son pinceau magique!





NOCTURNE

Lorsque j'erre, le soir, dans la ville où reposent
Les hommes fatigués par le labeur du jour,
A cette heure où la nuit recouvrant toutes choses
Dérobe à nos regards couleur forme et contour,

J'aperçois quelquefois, au milieu du silence,
Une fenêtre où luit parmi l'obscurité,
Pour révéler sans bruit sa vivante présence,
Quelque lampe donnant sa tremblante clarté;

Et je me dis : Là haut un poète qui veille
Sans doute est absorbé dans le recueillement,
En ces heures de calme où la ville sommeille,
Où l'air est lourd de paix et d'attendrissement;

Sans doute en cet instant sa muse le visite
Et lui marque le front pour l'inspiration :
Lui s'abandonne et sent son cœur qui bat plus vite,
Par un afflux soudain gonflé d'émotion.

Et je le vois pensif, accoudé sur la table,
Méditant, les yeux clos, la tête entre les mains,
Sa pensée emportée au souffle favorable
Au dessus du présent et des cercles humains.

Sans souci de l'instant ni de l'heure qui passe,
Poète ambitieux de l'immortalité,
Il s'attarde à rêver dans l'intime surface
Où l'étroit abat-jour concentre la clarté;

Et tombant par instants de sa plume inspirée,
Des mots viennent sans bruit se ranger tour à tour,
Mots ailés et vibrants de la langue sacrée,
Qui voleront, chargés de bonheur et d'amour,

Mots qui peut-être iront jusqu'au bout de la terre
Porter, exubérants, l'extase et la ferveur,
Et qui seront sortis en un soir de mystère
De cette chambre où veille un poète rêveur.

O ! la calme douceur, en cet instant paisible,
Qui sort de la fenêtre en diffuse clarté,
En revêtant de vie une scène invisible
Dont l'esprit en éveil peuple l'obscurité !





FEU DE MITRAILLEUSE

Tac. Tac. Tac! Ecoutez ce feu de mitrailleuse :
Ça claque sec et dur, et ça vole en sifflant,
Et ça vient se planter dans le talus croulant.
Ah! la Gueuse!

Elle s'est abritée auprès d'un petit bois
Qui nous la dissimule,
Et de là, sans scrupule,
En tapinois,
Lâchement, sans pitié,
Sur tout le terrain balayé
Elle sème une mort invisible.

Et c'est nous, pauvres gens, qui lui servons de cible!
Accroupis dans la glaise au fond de la tranchée,
La fièvre au cœur, la gorge desséchée,
Nous écoutons, zinn... zinn... bourdonner sans arrêt
Ce monstrueux essaim d'abeilles
Qui nous torture les oreilles
Jusqu'à nous en exaspérer.

Baisse-toi, camarade!
Par dessus le talus que veux-tu regarder ?
Pour une simple bravade
Tu vas te faire canarder.
Tu veux lancer une grenade?
Mais tu n'y songes pas, voyons, ils sont trop loin :
Avant que tu lèves le poing
Ils t'auront descendu d'une balle
De leur tir de rafale,
En riant dans leur coin!

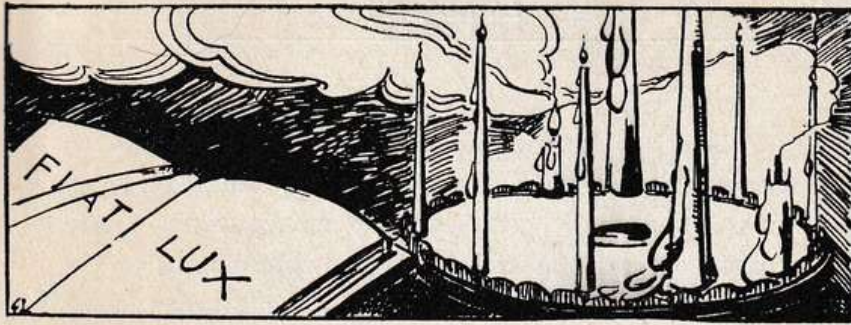
A nous les artilleurs!
Venez les faire taire
Pour qu'on puisse sortir de terre
Et s'élancer en tirailleurs.
Ah! Qu'on nous sorte enfin de ces sapes maudites,

Et qu'on déserte sans retour
Ces infâmes gîtes
Pour qu'on puisse se battre une fois au grand jour!
Où sont les carrés héroïques,
La Vieille Garde sur trois rangs,
Qui résistait à des charges épiques
Jusqu'au dernier soupir de ses derniers mourants?

Adieu la gloire et le panache,
Et les galops vainqueurs lancés au grand soleil,
Où l'on chargeait à la cravache
Couvert d'écume et de sang vermeil!
Aujourd'hui l'on se cache
Et tapi lâchement derrière un parapet,
L'un devant l'autre on fait le guet
En attendant que quelqu'un passe
Dans le créneau d'en face.

Tac... Tac... Tac!... Ecoutez ce feu de mitrailleuse :
Ça claque sec et dur, et ça vole en sifflant
Et ça vient se ficher dans le talus croulant.
Ah ! la gueuse !

.....



LA CLOCHE

Le métal est liquide, et le fondeur debout
Brasse de son ringard la masse incandescente :
« Si vous voulez, amis, que sa voix soit puissante,
Apportez pour la cloche, apportez de partout
Les métaux qui rendront son airain plus sonore,
Et venez les jeter dans la fournaise où bout
Le bain purifié sous la flamme qui dore :

« Du cuivre rutilant comme un soleil couchant,
Du beau cuivre affiné sans la moindre souillure,
Et plus il sera beau, plus la voix sera pure;
De l'étain qui miroite en reflet bleu changeant ;
Et dans l'ardent creuset dont le bord s'illumine,
Dans la flamme brûlante ajoutons de l'argent
Pour donner au métal une voix argentine (1).

« Qu'on aille dévaster, pour nourrir le brasier,
Les arbres des forêts, des ormes et des chênes.
Mettez dans l'alliage et les rumeurs qui traînent
Aux lisières des bois, cet immense clavier,
Et le tumulte fait par la mer en furie,
Les appels, dans la nuit, du fauve carnassier,
Le vent qui se lamente, et la bête qui crie!

« Mettez-y du fracas et des mugissements,
Le choc assourdissant des cascades ronflantes

(1) Les anciens fondeurs incorporaient dans l'alliage du bronze de cloche un peu d'argent, ce qui passait pour rendre le métal plus sonore. De là est venue l'expression de la voix *argentine* des cloches.

Qui tombent dans l'écume en dévalant les pentes
Tandis que le soleil dore leurs poudroiements;
Jetez-y les échos de la tempête immense,
Le vent qui se déchaîne au sein des éléments,
Les clameurs de l'esprit dominant la substance!

« Qu'on m'apporte à l'instant des quatre coins du ciel
Tout ce qui peut vibrer dans les rumeurs farouches
Que pleurent les esprits et que chantent les bouches,
Tout ce qui monte en nous sous l'angoissant appel
Du cœur qui s'abandonne à l'ivresse du spasme,
La joie et l'idéal et l'amour éternel,
Avec la poésie et notre enthousiasme!... »

Il dit en donnant cours au métal qu'il tient prêt :
Et le bronze fondu, fleuve de feu qui coule,
En grondant sourdement s'engouffre dans le moule.
Alors le vieux fondeur entendit que tremblait
L'être nouveau voué par lui à l'existence,
Et l'âme de la cloche en ce moment parlait
Pour célébrer l'instant joyeux de sa naissance :

« M'échappant du monde irréel,
Me voici joyeuse de naître.
Je vous apporte un peu de ciel,
Du rêve et du bonheur peut-être.
Impatiente de chanter
Je sens en mes flancs s'agiter
Ce qui sera une voix puissante.
Et déjà tous mes éléments
Font choquer en frémissements
Tout ce qui rit, tout ce qui chante!



« Qu'on me hisse dans le clocher
D'où sur la ville effervescente
Je puisse à loisir me pencher,
Et j'ébranlerai la charpente,
A me balancer sans arrêt.
Eperdûment je chanterai
Carillonnant à perdre haleine,
Et les échos de mes frissons
Sous les fentes des abat-sons
Iront se perdre dans la plaine.

« Dans les pauvres clochers de bois,
Ou les cathédrales de pierre,
Lorsque vous entendrez ma voix,
Sachez que c'est pour la prière.
Des nouveaux-nés, joyeusement
J'annoncerai l'avènement,
Je chanterai les épousailles,
Jeunes gens les mains dans les mains,
Et lors des tristes lendemains
Je tinterai les funérailles.

« Sur les vieux beffrois des cités,
Bastions d'anciennes franchises,
Témoins d'orgueils et de fiertés,
Logez-moi dans les pierres grises.
Je serai l'âme de ces corps :
A ma voix tous les siècles morts
Vont renaître dans les vacarmes,
Les cliquetis s'éveilleront
Et les foules tressailleront
Sous mon farouche appel aux armes.

« Dans un décor terne et dolent,
Mettez-moi dans un béguinage
Où le pas du temps est si lent
Que les béguines n'ont plus d'âge.
Dans la douceur des carillons
A l'heure des soirs vermillons
Qui meurent dans la rêverie,
Presque comme un gémissement
Je tinterai très doucement
Des notes de mièvrerie.



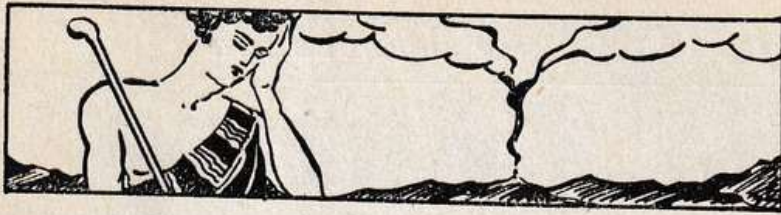
« Cloche de foi, cloche d'amour,
Cloche de deuils et de tristesse,
Je ferai vibrer tour à tour
Sous mes ondes enchanteresses
La voix des échos endormis!
Allons, carillonnez, amis!
Qu'on me lance à toute volée,
Ding, dong, et l'airain de mon flanc
Frémit sous l'assaut du battant,
Dans une ronde échevelée! »

Et cette voix chantante éparse sur le monde
C'est l'œuvre du brasier qui fondit le métal,
Cette voix surhumaine, au prestige royal
Qui se déroule au loin frémissante et profonde.

Il a fallu du feu pour que fussent liés
Dans une intimité que rien ne peut résoudre,
Les composants du bronze, et pas même la foudre
Ne les peut séparer, à jamais alliés.

Pour que dans les midis à pleine voix il chante,
Les flammes au métal ont donné leur ardeur,
Et lorsqu'il est sorti dans toute sa splendeur
Il possédait en lui la vie exubérante.





LE FEU SUR LES PUYIS

52 avant J.-C.

Quand Vercingétorix luttant contre César
Se sentit acculé dans son dernier rempart,
Et quand il eut compris que toute résistance
Au cœur d'Alesia, malgré tant de vaillance,
Serait en peu de jours vouée à l'insuccès,
Il résolut, brisant les espoirs caressés,
De se rendre à merci au Proconsul de Rome,
Pour montrer qu'il voulait que ce geste d'un homme
Fût la soumission du pays tout entier.
Et le soir de ce jour où resta prisonnier
Dans le camp des Romains, ce maître des Arvernes,
Ses soldats cantonnés dans les plaines qui cernent

Le mont de Gergovie et le plateau d'Auxois,
S'en furent allumer d'immenses feux de bois
Sur le sommet des puy's où dorment les cratères,
Afin qu'à ce signal, dans les Gaules entières,
On apprît que le sort avait été jeté.
Et lorsque vint la nuit, trouant l'obscurité,
La flamme des brasiers jaillit claire et vivante,
Et la chaîne des Puy's apparut flamboyante.
Et voyant la lueur au dessus de leurs bois
Briller étrangement au loin, les vieux Gaulois
Pressentant le malheur, ont dit, baissant la tête :
« Rome aujourd'hui sans doute achève sa conquête! »





Et Moïse en ses mains se cacha le visage



LE BUISSON ARDENT (1)

O Adonai, qui Moysi in igne flammæ rubi
apparuisti !

Antiennes O-2.

Moïse conduisant les brebis de Jethro
Prêtre de Madian, amena son troupeau
Jusqu'au bord du désert, au pied d'une montagne
Qu'on appelait Horeb, et là dans la campagne
Il aperçut soudain un buisson allumé
Qui brûlait à grand feu sans être consumé.
Moïse dit : « Il faut que j'aie reconnu
« Quelle est cette merveille, et voir ce que peut être

(1) Exode III 1-9.

« Cette flamme qui brûle et ne consume point. »
Et le Seigneur le vit s'approcher sans témoin.
Lors, du sein du buisson où crépitait la flamme,
Une voix qui le fit tressaillir jusqu'à l'âme
L'appela par son nom. « Moïse ! — Me voici !
— « Arrête, ajouta Dieu, n'approche pas d'ici !
« Enlève auparavant ta chaussure sans crainte,
« Parce que cette terre est une terre sainte. »
Et Moïse obéit. « Je suis le Dieu du ciel,
« D'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Rachel ! »
Et Moïse en ses mains se cacha le visage
Parce qu'il n'osait pas, devant un tel langage,
Lever les yeux sur Dieu dans ce buisson ardent.
« J'ai vu, dit le Seigneur, tout mon peuple attendant
« Parmi l'affliction en terre égyptienne,
« Et j'ai perçu le cri montant de sa géhenne.
« Aussi, connaissant bien quelles sont ses douleurs
« J'ai résolu de mettre un terme à tant de pleurs,
« Et je le conduirai dans une bonne terre
« Chez les Chananéens, en un sol si prospère
« Qu'il y pousse des fruits, les plus beaux sous le ciel,
« Et qu'il coule en ruisseaux, du lait avec du miel. »

Et c'est ainsi que Dieu donna l'ordre à Moïse
D'emmener les Hébreux vers la Terre Promise.



L'ODEUR DU FEU

Oh, quelle bonne odeur flotte dans le matin
A l'heure où dans l'air pur s'éveille le village!
Parfum agreste et doux qui chemine incertain,
Et que pousse le vent comme dans un sillage.

C'est l'instant où partout s'allument les foyers,
Où dans l'âtre tiédi naissent les flammes claires,
Et les panaches bleus mollement éployés
Couronnent en flottant les faîtes des chaumières.

Entre les grands chenets c'est un crépitement
De bois d'arbousier sec et de ronces sauvages,
Et la fumée, au ciel, cherche son élément
Et sort à gros flocons en formant des nuages :

Nuages qui s'en vont, lentement dispersés,
Porter aux environs l'odeur du bois qui brûle,
Quand la vie a repris ses battements pressés
Dans le cœur du foyer que le toit dissimule.

Parfum des genêts verts tordus en pétillant,
Arome de résine et de tourbe séchée,
C'est comme de l'encens dont l'âtre flamboyant
Embaume la paroi que la flamme a léchée.

Oh, que j'aime aspirer l'odeur du feu de bois
Qui s'échappe subtile au sein de la fumée!
A nos sens curieux elle apporte à la fois
Sous l'évocation qu'elle tient enfermée,

La paix de la campagne et le calme des champs,
La fraîcheur du levant à l'aube printanière,
La beauté des moissons, lorsque les blés penchants
Frissonnent sur la plaine en sillons de lumière;

Les chariots qui vont emplis par-dessus bord,
Lourdement cahotés sur les routes poudreuses,
L'opulente splendeur du royal Messidor,
Et le charme prenant des terres plantureuses;

Les appels familiers des lointains aboiements,
La chanson du ruisseau, le caquet des volailles,
Et les troupeaux qui vont, parmi les bêlements,
Empressés, pêle-mêle, au rythme des sonnailles.

C'est tout cela qui vit parmi cette senteur
Qui dans l'air du matin tourbillonne, légère,
S'enroule et se disperse, et monte avec lenteur,
Comme s'élèverait l'encens d'une prière.





JEANNE D'ARC

30 mai 1431.

Des hommes au pas lourd, la hallebarde au poing,
Et caparaçonnés sous de lourdes cuirasses,
Viennent de déboucher au centre du rond-point
Où la foule en hurlant profère des menaces,
Et déjà les voici tout auprès du bûcher.
Au milieu de leur groupe une femme enchaînée
Sous l'entrave s'avance, ayant peine à marcher :
Faible et sans réagir contre sa destinée,
La voici gravissant le bois amoncelé,
Sous les regards moqueurs de cette soldatesque

Dont les rires cruels sont faits pour l'accabler.
On l'attache, et l'on met une mître grotesque
Sur sa tête fragile au regard virginal,
Portant écrits ces mots : Hérétique et Parjure.
Mais elle, calme, l'œil levé vers l'idéal,
S'apprête simplement à subir la torture,
Et remettre son âme entre les mains de Dieu
Après sa volonté pleinement accomplie.
Déjà de tous côtés l'environne le feu;
Sous le vent, la fumée à grands flots se replie,
Qui l'étouffe et l'aveugle en tourbillons brûlants.
La populace entonne une clameur sauvage,
Et la flamme en montant par degrés à pas lents
Lèche les pieds, les mains, les bras et le visage.
Sous les liens le corps s'agite en soubresauts,
Et dans ce feu cruel qui mord sa chair meurtrie,
Jeanne expire au milieu du cercle des ribauds
En prononçant les noms de Jhesus et Marie.
Les soldats qui près d'elle activaient les tisons
Ont vu dans la fumée, au dessus de sa tête,
A l'instant où montaient d'ultimes oraisons,
S'élever doucement, légère silhouette
Qui du sein du brasier pointa droit vers le ciel,
Une blanche colombe aux ailes éployées.
Alors ils ont compris qu'un principe immortel,

Son âme, s'envolait par les routes frayées
Vers le séjour d'amour où l'on ne peut souffrir,
Et se sont écriés, blêmes, saisis de crainte:
« Cette femme qu'ici nous avons fait mourir,
« Malheur à nous, c'était à coup sûr une sainte! »
Mais sans les écouter le peuple s'est rué
Sur le bûcher, prenant les cendres à main pleine
Dans le milieu brûlant du foyer remué,
Puis a couru d'un trait les jeter dans la Seine...

Et lorsque nous passons, nous, cinq siècles après,
Sur cette place où fut consommé le martyr,
L'émotion nous gagne en nos tréfonds secrets,
Et quelque chose vibre en nous, qui nous attire
Vers la dalle marquant le lieu du pilori;
Et le désir nous prend, penchés sur cet espace,
Où d'un supplice affreux Jeanne d'Arc a péri,
D'y tomber à genoux et d'en baiser la trace!





LE FEU ETERNEL

Ite maledicti !

Les hommes n'ont qu'un temps à vivre sur la terre,
Et gardent avec eux leurs actes accomplis :
De tout le bien qu'ils font ils restent ennoblis
Mais demeurent chargés du mal qu'ils ont pu faire.

Et quand viendra le jour qu'il leur faudra mourir,
(Le temps est court qui va du lever de l'aurore
Jusqu'aux heures du soir où le coucher se dore
Des ultimes rayons, avant de s'assombrir),

Quand ils comparâtront devant le Roi sévère
Qui doit les juger tous au sortir de la mort,
Rendre à chacun selon le mérite ou l'effort,
Aux bons ces mots: « Venez, les bénis de mon Père.

« J'ai souffert de la faim et vous m'avez nourri;
Vous m'avez étanché, brûlant de soif ardente;
J'étais tremblant et nu, transi dans la tourmente,
Et vous m'avez couvert chaudement à l'abri.

— « Et quand cela, Seigneur? » Alors ce mot suprême:
« En vérité, en vérité je vous le dis,
Ce que vous avez fait au moindre des petits,
Vous l'avez par amour accompli pour moi-même. »

Et se tournant vers ceux qui surent ressembler
Aux sépulcres blanchis remplis de pourriture,
Le Juge qui ne veut malice ni souillure
Jettera, d'une voix qui les fera trembler:

« Vous avez méprisé mes membres pitoyables
Quand j'avais faim et froid, par un dédain cruel:
Allez-vous-en, maudits, dans le feu éternel
Pour n'avoir eu pitié de moi dans vos semblables.

« Allez, il est trop tard, orgueilleux impudents,
Vous brûlerez sans fin dans l'éternelle flamme!
Allez, car c'est justice. Et là, je le proclame,
Ce ne seront que pleurs et grincements de dents ! »





LE FEU SUR L'EAU

Le feu subitement vient d'éclater à bord :
C'est un grand morutier qui se tenait en rade
Avant d'appareiller vers les brumes du Nord,
Et voici que soudain, de toute sa façade
Des flammes ont jailli jusqu'au sommet des mâts.
La poix et le goudron recouvrant la carène
Alimentent le feu qui gagne pas à pas,
Et crépite en rôdant sur les douves de chêne.
Les hommes ont tenté d'entraver le fléau,
Mais ont dû renoncer, tentative impossible!
Alors ils ont sauté pêle-mêle dans l'eau,
Nageant pour s'éloigner de ce foyer terrible,

Contraints d'abandonner le navire à son sort,
Et le beau bâtiment doucement se consume
Comme un blessé frappé d'inexorable mort.
L'incendie en glissant au long des mâts, allume
Les cordages tendus qui se rompent soudain
Libérant d'un seul coup les vergues et les voiles
Et des brandons flambants que l'océan éteint
S'écroulent en jetant par milliers des étoiles,
Cependant que le soir en est illuminé.

O beauté du désastre et splendeur de l'épreuve!
Et cependant, quelle tristesse on sent planer:
Il n'ira plus jamais là-bas en Terre-Neuve,
Le fier bateau gréé pour affronter la mer,
Lui qui dressait si bien sa fine silhouette
Au profil élancé, contre l'horizon clair,
Quand il cinglait, vibrant d'une soif de conquête,
Et frémissant d'ardeur, toutes voiles au vent.
Demain, brûlot fumeux, épave démâtée,
De l'appel du départ, sous le soleil levant,
Il ne sentira plus la caresse enchantée...





LES GARDIENS DE LA FLAMME

Nous sommes les gardiens de la flamme divine
Que Dieu mit dans l'esprit de l'homme au premier jour,
Cette flamme à la fois lumière, force, amour,
Par laquelle la vie entière s'illumine
Et rayonne à l'entour

C'est à nous qui chantons, c'est à nous les poètes,
Qu'appartient de transmettre aux siècles à venir
Le flambeau de l'idée, au dessus des tempêtes,
Et nous portons le feu qui ne doit point finir,
Aux âmes inquiètes.

Nos cœurs incandescents sont toujours en éveil,
L'ardeur tressaille en nous et s'échappe en lumière:
Nous tenons dans nos mains des rayons de soleil,
Et nous les élevons en signe de prière,
Sur l'horizon vermeil.

Le poète est un prêtre au milieu de la foule,
Il transporte avec lui les tables de la loi :
C'est vers lui qu'on se tourne aux jours de désarroi,
Et tandis qu'ici-bas toute chose s'écoule,
Il conserve la foi.

O mission sacrée entre nos mains débiles!
Elle requiert de nous tant de sérénité
Que pour la bien remplir il nous faudrait tenter
D'augmenter chaque jour nos efforts difficiles
Vers plus d'humanité.

Recueillons en nos cœurs, ô poètes mes frères,
Les plaintes, les sanglots épars en l'univers,
Les sourires d'enfants, les chants et les prières,
Et faisons avec tout, vérités ou chimères,
Une gerbe de vers!

Nous sommes les gardiens de la flamme sacrée
Qui brûle jour et nuit sur le seuil des parvis;
Et la fièvre en nos cœurs librement asservis
Nous laisse chaque jour sur la route éclairée,
L'âme plus épurée.





LA VOUTE SIDERALE

Je rêve quelquefois aux mondes inconnus
Qui tracent dans le ciel des courbes flamboyantes,
Astres mystérieux dont les routes brillantes
Accueillent chaque jour les efforts continus
Pour dessiner des trajectoires tournoyantes:

Globes de feu liquide en ébullition
Errant dans un climat dénué d'atmosphère,
Enchaînés par des lois de gravitation
En un cycle précis mille fois séculaire,
Depuis les premiers jours de la création;

Etoiles scintillant au ciel par myriades,
Fixes, de tous éclats et de toutes grandeurs,
Ou filantes, sortant soudain des profondeurs
Pour traverser le ciel en entraînant, nomades,
Leur crinière enflammée, aux royales splendeurs;

Planètes qui s'en vont pliant leur parabole
Aux lois de certitude et régularité,
Et qu'on voit quelquefois tourner sous la coupole
Ayant au flanc ce sceau de souveraineté,
L'étrange anneau de feu qui leur sert d'auréole;

Ourses, Vénus, Cancer, Sagittaire ou Bouvier
Qui parsemez le ciel de lumière enchantée,
Arcturus et Gémaux, ou cycle du Bélier,
Et vous, poussière d'or que l'on croirait jetée
Pour tracer dans l'azur une route lactée;

Salut, astres du ciel, splendeur du firmament
Qui savez cheminer dans un ordre admirable
Sans jamais rencontrer, sur la voie immuable,
Météores nombreux comme des grains de sable,
Les mondes refroidis qui tournent lentement!

Tous les hommes, depuis l'origine du monde
Ont élevé vers vous des regards étonnés
Sans qu'aux mille pourquoi la science réponde;
Et suivant votre marche, en chercheurs obstinés
Ils l'ont voulu scruter dans sa course profonde.

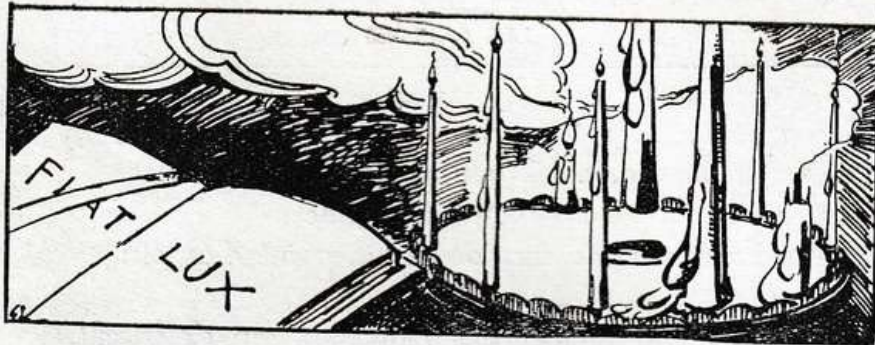
Et depuis Galilée, Archimède ou Képler,
On a voulu savoir les lois de votre course,
Quelle main vous traçait la courbe dans l'éther,
Partis de l'orient pour plonger dans la mer,
Comme un fleuve y descend de sa lointaine source.

Et vous, majestueux, splendides de clarté,
Ignorant les soucis de notre humanité,
Et sans même abaisser vos regards vers la terre,
Vous passez, décrivant des orbes de mystère,
Dans un calme serein, ceint d'immortalité.

C'est, à vous contempler, comme une délivrance
Et l'on se sent léger et prêt à s'envoler :
On dirait que de vous il sort une attirance,
Un désir de bondir au zénith constellé,
Et l'on se sent meilleur, de cette impatience...

O mondes inconnus flottant par myriades,
Et dont nous admirons le glissement si doux,
Dociles passagers, ou chemineaux nomades,
Les hommes libérés, de la terre s'évadent
Quand vous faites lever leurs regards jusqu'à vous.





LES CIERGES

Quelques cierges fichés sur un trépied de fer
Illuminent le fond d'une chapelle obscure,
Où par les grands vitraux lutte dans l'embrasure
Le déclin vacillant d'un triste jour d'hiver.

La flamme par instants tressaille aux courants d'air
Et jette sur l'autel comme une éclaboussure
De lumière qui fait miroiter la dorure,
Puis va rebondissant, se divise et se perd.

Dans le silence lourd qui règne sur l'abside,
En son clignotement fugitif et rapide
Cette lueur vivante est comme un point d'espoir;

Et l'on entend tomber des morceaux qui s'effritent,
Se détachant parfois, dans le calme du soir,
De la cire qui pend en longues stalactites.





LE PHARE

Une caresse de lumière
Qui tourne sans bruit dans le soir
Se pose sur l'horizon noir,
Douce, accueillante et familière,
Et pour ceux qui sont au lointain
C'est comme une parole amie
Qui sur la nature endormie
Vole, les cherche et les atteint.

A l'heure où la nuit se déroule
Sous la voûte du firmament,
Lorsque surgit l'isolement
Et qu'au vent du soir naît la houle,
Oh! qui dira le réconfort

Du phare qui tourne en cadence
Au dessus de la mer immense,
Antenne géante du port!

Et l'existence se rattache
A ce rayon silencieux
Qui s'échappe mystérieux,
Révélant tout ce qui se cache,
Signal muet crié sans voix
Par dessus le vent, la tempête,
Qui va sans que rien ne l'arrête,
Calmer les marins aux abois.

Et des hommes, là-bas, enchaînés sur la côte,
Taciturnes et seuls dans une chambre haute
Au sommet d'une tour au milieu des rochers,
Scrutent patiemment l'obscurité, penchés
Sur le cercle que fait le rayon de lumière,
Attentifs à guetter, pendant la nuit entière,
Jusqu'à l'heure où le phare au jour naissant pâlit.
O beauté du devoir strictement accompli,
Où le soin attentif d'une tâche modeste
Elargit jusqu'au ciel l'immensité du geste!

.....



LE GRISOU

Un bruit sourd a couru parmi les profondeurs,
Répercuté dans les entrailles de la terre,
Et la flamme a poussé de sinistres ardeurs
Jusqu'au fond de la veine, en fracas de tonnerre.
Alors les ouvriers qui travaillent au jour
Se sont dit: Le Grisou! songeant aux camarades
Qui se hâtaient sans doute à l'heure du retour,
Marchant vers la remonte en longues escouades.
Le silence succède aux bruits habituels,
La molette a stoppé dans sa cage ajourée,
Et l'angoisse domine en ces instants cruels.

Et là-bas, tout au bout d'une veine ignorée
Des hommes projetés au long de la paroi,
Gisent sanglants, brûlés, n'ayant plus forme humaine.
Et gardant cependant comme un regard d'effroi
Où l'épouvante inscrit l'horreur de cette scène.
Et la foule bientôt se presse autour du puits,
Anxieuse de voir remonter les victimes:
On murmure des noms, on colporte des bruits,
L'un à l'autre s'ouvrant de ses frayeurs intimes.
Aussitôt que la cage affleure le carreau,
On se pousse pour voir dans la sinistre benne ;
Et tandis qu'on en sort le funèbre fardeau,
Un silence de mort sur tous étend sa gêne.
Voici passer les corps meurtris et déchirés,
Avec leur face noire, avec leurs mains crispées,
Leurs grands yeux morts ouverts, fixes, démesurés,
Leurs blessures saignant parmi les chairs coupées.
On entend des sanglots gonflés dans les mouchoirs,
Avec des cris d'enfants mêlés de pleurs de femmes,
Et parfois, au milieu de tous ces désespoirs,
La chute, tout d'un coup, d'épouses qui se pâment.





LE FEU QUI COUVE

On a vu quelquefois, lorsqu'on le croyait mort,
Le feu ressusciter en des lueurs subites,
Et des tisons noircis prendre un nouvel essor
De subite envolée, en flammes qui crépitent.

Ne jouez pas avec le feu
Qui jaillit comme une fusée;
Il en faut quelquefois si peu,
Et la maison est embrasée!

Aux abords surchauffés de la ville au travail,
Les quartiers populeux sont en effervescence,
Et dans les ateliers tout le sombre attirail
Dans l'immobilité se repose en silence.
C'est la grève, et parmi le peuple révolté
Des rumeurs de menace errent de bouche en bouche.
Au coin d'un carrefour, un tribun irrité
Profère à grands éclats un programme farouche
Dont les propos s'en vont creux et rebondissants
Sur la foule ignorante écoutant bouche bée.
Qui sait de quels effets néfastes et puissants
Est capable tantôt la parole tombée?
Et comme une étincelle aux mains d'un malfaiteur,
Qui parmi le bois sec trouve un terrain facile,
Les propos enflammés lancés par l'orateur
Peut-être embraseront demain toute la ville.

Ne jouez pas avec le feu
Qui jaillit comme une fusée;
Il en faut quelquefois si peu,
Et la maison est embrasée!

Des peuples tout entiers sont dans l'anxiété:
Les envoyés des Cours et des Chancelleries
Rivalisent d'adresse et de subtilité;

Le sort des nations tient à des coteries,
Et le destin du monde est tenu par un fil.
Cependant des rumeurs grondent sur les frontières.
Et le spectre casqué montre son dur profil,
Au bruit des escadrons et des marches guerrières.
Là-bas dans les foyers, des mères sont en pleurs,
Des hommes s'arrachant aux bras de leur épouse
S'en vont sans mesurer la somme des douleurs:
La guerre est une amante intraitable et jalouse!
Ce qui pourra sortir de ces conseils secrets,
Qui le sait? Il suffit d'une seule seconde
Pour qu'en sorte, malgré prières et regrets,
La conflagration qui couvrira le monde.

Ne jouez pas avec le feu
Qui jaillit comme une fusée;
Il en faut quelquefois si peu
Et la maison est embrasée.





PLEINE LUMIERE

Quelle splendeur ce soir flotte sur cette plage
Où le soleil épand de l'or pur à foison:
C'est un ruissellement qui part de l'horizon
Et fait flamber la mer jusque sur le rivage.

L'aveuglante clarté se réfléchit sur l'eau
Et miroite en jouant au creux de chaque ride,
Subtils éclairs mouvants de lumière limpide
Qui naissent sur la vague et meurent aussitôt.

Et du soleil couchant tombe une quiétude
Qui baigne toute chose, atmosphère de paix,
Comme s'il émanait de chacun des reflets
Un philtre empreint de calme et de mansuétude.

Et seule, au ras de l'eau, dans ce halo brillant,
Une barque profile en noir sa silhouette
Dont l'image tremblante à l'envers se reflète,
Et tranche en se mirant dans ce soir flamboyant.





L'UNIVERSALITE DU FEU

Feu de l'âtre, brûlant parmi l'intimité
Qui réunit, l'hiver, le cercle de famille.

Feu du soleil, royale majesté.

Feu paisible du soir quand la lampe scintille
Et répand sur la table un cercle lumineux.

Feu champêtre où l'on brûle
Ce que la herse en un jour accumule
De buissons épineux.

Feux follets tressaillant au seuil des cimetières
Comme des âmes de défunts.
Feux de myrrhe et d'encens qui livrent leurs parfums
Parmi les chants et les prières,
Du sein mystérieux des cassolettes d'or.
Brasiers qui font bouillir les immenses chaudières
D'où la vapeur prend son essor
Vers les moteurs géants qui tournent lourdement.
Feu des astres brillants au sein du firmament.
Feu des phares d'auto qui percent la nuit noire
En balayant la route inexorablement.
Feu marin, sentinelle au bout d'un promontoire
Pour tendre à ceux qui voguent dans la nuit
Son grand bras de lumière.
Feu du bon vieux fumant sa pipe familière,
Le soir dans son fauteuil, rêvant au temps qui fuit.
Feu roulant des bons mots qui fusent dans les rires,
Feux de bords pour marquer la marche des navires.
Feu du magnésium qui frappe l'objectif
Et grave sur la plaque
Un trait définitif.
Feu tranchant de l'éclair qui déchire et qui craque
En jetant la frayeur.
Rayons d'amour divin qui vous rendent meilleur.
Flammes des hauts-fourneaux, noires et monstrueuses

Qui font penser aux forges des Titans,
Eclairant l'horizon sur les cités fumeuses.

Feux miroitants

Des manèges de foire

Qui jettent en tournant leur éclat illusoire,

Scintillement trompeur

De la verroterie.

Feu de cierge allumé dans la calme torpeur

De quelque abside obscure où dans l'ombre l'on prie.

Feu meurtrier d'artillerie

Sortant des gueules de canons,

Que l'écho répercute à l'égal du tonnerre.

Feu des volcans craché du centre de la terre

Dans un éclat de soufre et de débris sans noms.

Feu terrible et brutal du grisou meurtrier

Par quoi la mine est ébranlée

Quand les mineurs traqués se sauvent en mêlée.

Feu de l'arc voltaïque aux mains de l'ouvrier

Qui tronçonne

Et façonne

Du fer, du bronze ou de l'acier.

Feu propitiatoire

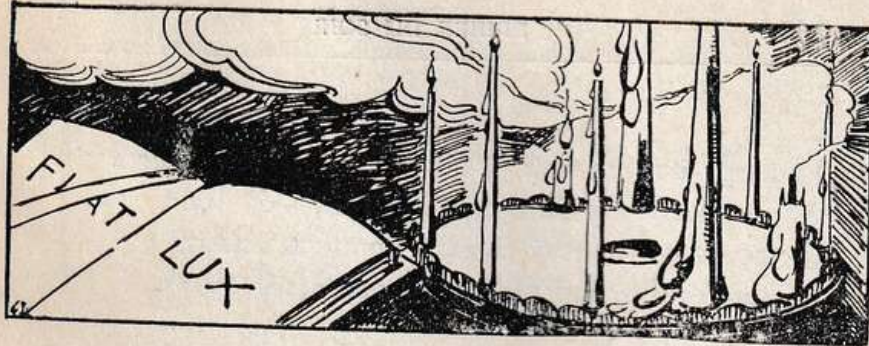
Tremblant sur le sol nu

Où dort, enveloppé de gloire,

Le Soldat Inconnu.

O Splendeur de ces feux qui tiennent en éveil
Et font que l'on comprend, devant cette lumière,
 Comment on a pu voir naguère
Des peuples ignorants, par besoin de lumière,
Dans un élan naïf adorer le soleil!





PRIERE DU SOIR

Il vous a plu, Seigneur, allumer ce matin
Aux rayons flamboyants de l'aurore nouvelle
Ce jour qui jusqu'ici, bonté de votre main,
A déroulé pour nous sa trame universelle,
Dans toute la splendeur d'un midi souverain.

Et voici que ce soir, à l'heure où vers la terre
Toute chose s'incline après le poids du jour,
Je me sens attendri comme pour un retour,
Et du cœur il me monte un accent de prière.

La beauté de ce soir splendide et pénétrant
M'asservit tout entier et m'étreint jusqu'aux moelles,
D'un étrange frisson farouche et conquérant,
Cependant que décline aux voûtes sidérales
La dernière lueur du jour déjà mourant.

Et je songe que l'heure, en sa douceur intime
Est ainsi qu'une lampe où l'huile va manquer,
Dont la flamme expirante est près de suffoquer,
Et s'agite en sursauts sans que rien la ranime.

Ce jour qui s'achemine ainsi vers son déclin,
C'est comme un feu qui meurt, une lueur qui baisse,
Un phare qui s'éclipse, un foyer qui s'éteint:
Et c'est toujours d'un œil embué de tristesse,
Qu'on voit une existence arriver à sa fin.

Mais vous avez bien fait ô mon Dieu, toute chose,
Et nous vous bénissons pour le cycle du jour
Dont la nuit en tombant prépare le retour,
Dans le splendide effet d'une admirable cause!

Vous avez ménagé pour nos yeux attendris
Cette transition que fait le crépuscule,
Léger voile flottant sur les fonds assombris,
Avant que sans retour la nuit ne dissimule
La peine des humains que le jour a meurtris.

Soyez béni, Seigneur, pour ce don magnifique,
L'éclat royal du jour, vie, amour et chaleur,
A nos yeux étonnés animant la couleur
Dont le prisme irisé chante comme un cantique;

Pour le scintillement du soleil sur la mer
Quand il joue à travers l'écume qui s'envole,
Et la fait miroiter en poussière d'or clair;
Et sur les monts neigeux qu'il ceint d'une auréole;
Dont s'exalte encor mieux la pureté de l'air;

Pour le doux clair-obscur que tamisent les branches
Sous les taillis épais du sein de la forêt;
Pour les taches de jour qui bougent sans arrêt
Dans les vergers fleuris sous les pommiers qui penchent.

Soyez glorifié pour l'ardente chaleur
Qui par les lourds étés tremble à l'aplomb des routes
En faisant tressaillir la forme et la couleur,
A tel point qu'à l'esprit nous surgissent des doutes
Sur la réalité d'un mirage enjôleur.

Soyez encor béni pour cette saveur tiède
Que la pulpe des fruits reçoit du grand soleil
Quand la maturité d'or rouge et de vermeil,
Aux heures de splendeur, par degrés les possède;

Pour le ravissement qui s'empare de nous
De sentir sous nos mains que les pierres sont chaudes
Et laissent au toucher quelque chose de doux,
Quand les midis brûlants par les villages rôdent
Et dorment nonchalants sur les vieux chaumes roux;

Pour tout ce qui nous verse, aux instants de tristesse,
Ainsi qu'un réconfort, de la chaleur au cœur,
Comme nous verserait quelqu'étrange liqueur,
Dont le philtre subtil dispenserait l'ivresse.

Et maintenant voici la grande paix du soir
Qui sur nos pauvretés descend silencieuse:
L'homme a beau s'agiter, décupler son pouvoir,
Il ne peut empêcher, force mystérieuse,
L'univers de tourner, fidèle à son devoir;

Et c'est Vous qui donnez, immensément prodigue,
Après les feux du jour, les ombres de la nuit,
Et le calme du soir qui tombe après le bruit,
Et le repos qui suit les heures de fatigue.

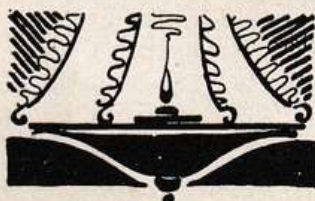




TABLE DES MATIÈRES

Au Dante.	13
La Première Flamme.	17
Prométhée.	19
Le Poème du Feu.	21
Le Feu, cette Prière...	27
Les Bûchers.	29
Pompéi.	31
Le Couvre-Feu.	33

Le Feu Grégeois	37
Le Feu Sacré	39
La Flamme.	41
Offrandes Païennes : I. La Jeune Fille	45
II. Le Feu éteint.	47
III. La Vestale.	49
Le Cubillot.	51
L'Atre.	53
Randonnée nocturne.	57
En Méditerranée.	59
Création du Soleil.	61
Le Feu dans le Soir	65
Pare au Fanal!	67
La Camargue.	71
L'Ardeur de mes Feux...	73
Maudit soit à jamais...	75
Du Fû.	79
En Joue... Feu!	81
La Lampe.	83
La Pentecôte.	85
Le Feu sur la Grève	89
Le Feu est Amour!	91
La Veilleuse.	95
Le Feu Nouveau	97
Clair-Obscur.	101
Nocturne.	103
Feu de Mitrailieuse.	107
La Cloche.	111
Le Feu sur les Puys	119

Le Buisson Ardent	123
L'Odeur du Feu	125
Jeanne d'Arc.	129
Le Feu Eternel.	133
Le Feu sur l'Eau	137
Les Gardiens de la Flamme	139
La Voûte Sidérale	143
Les Cierges.	147
Le Phare.	149
Le Grisou.	151
Le Feu qui couve	153
Pleine Lumière.	157
L'Universalité du Feu	159
Prière du Soir	163



— IMPRIMÉ —
POUR LA COLLECTION
"LA CARAVELLE"
— Le Livre et l'Image —
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE D'ART
"LE CROQUIS"
6, RUE BEZOUT, A PARIS

COLLECTION
DE "LA CARAVELLE" — LE LIVRE ET L'IMAGE
 6, RUE BEZOUT, PARIS (XIV^e)

Collection des 101 (Numérotée)

Paul BAUDIER et VALMY-BAYSSE. — **Sous le Cèdre de Châtillon** 125 »
 Octave CHARPENTIER. — **La Mère aux Chats**. Bois d'A. Margat. 50 »

Prose

Alban ARIBAUD. — Le Dieu de Pourpre et d'Or . Prix des Vignes de France.....	20
Louis CHARPENTIER. — François Villon . Le personnage	»
Octave CHARPENTIER. — Bercy, cellier du monde en collab. avec DROUIN. Dessins à la plume de P. Baudier. 160, 95, 40, 25 et	15 »
Octave CHARPENTIER. — Mabrouka (Réédition) illustré.....	12 »
Fernand PIGNATEL. — Batailles maçonniques	12 »
— La Saint-Glinglin	9 »
Pierre VALDELIÈVRE. — La Psychologie du Poète	9 »
Jane VALRIANT. — La Randonnée Soudanaise de Suzanne Davenel (Prix de l'Académie Montaigne 1932).....	20 »
Jane VALRIANT. — Les Sources claires (Suzanne Davenel en Tunisie)..	12 »

Vers

Pierre AURADON. — Double Almanach	15 »
Georges BARRELLE. — Les Heures mortes	12 »
C. BAUGUION-CARIOU. — Poésie	10 »
Lucien BONNEFOY. — Au Front l'Âme des Heures . II.....	12 »
Jean BUCHELI. — La Chanson du Vailleur de Nuit	15 »
W. CALMEL. — Et voici du Soleil, de l'Amour et du Rêve	5 »
CHARLE-AUVREY. — Tourbillons	12 »
— Passerelles	12 »
— Humus	12 »
Octave CHARPENTIER. — L'Afrique ardente	10 »
Japon Impérial, 150 fr. ; Japon, 85 fr. ; Alfa 2 tons, 25 fr.	
Octave CHARPENTIER. — L'Aurochs dans les Bégonias	12 »
Geneviève CHOUBAC. — Sous la Lumière basque	10 »
André DESCAT. — Mon vieux Village	12 »
— Le vieil Errant	12 »
Henri GOUTIER. — Croquis à la Croque au sel	12 »
Alice HÉLIODORE. — Offrande au Génie . Cour. par l'Ac. fr....	12 »
Francine KLEIN. — Œuvre Posthume	12 »
France LAMBERT. — Icare	10 »
DE MEIXMORON DE DOMBASLE. — Ainsi ma vie . Cour. par l'Ac. fr.	7 50
— J'écris pour toi . Cour. p. l'Ac. fr.	12 »
Juana RICHARD-LESCLIDE. — Le Rosaire d'Amour	12 »
E. DE SAINT-ÉTIENNE. — Les Voix de la Forêt	12 »
Pierre TOUTON. — Hôtes et Gardiens	12 »
Pierre VALDELIÈVRE. — La Poésie de la Mer	12 »
— La Terre	12 »

PORT EN SUS 1.50

IMP. LE CROQUIS, PARIS